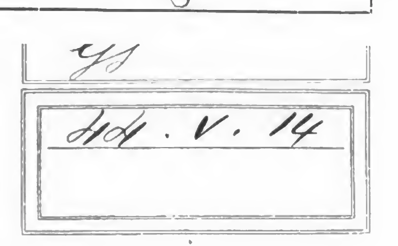
L'EXPERIENCE DU JEUNE AGE, OU LECONS D'UNE MERE A SES ENFANS ... PAR...




BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
III. SALA
C
III
8


8
44 . V . 14

L'EXPÉRIENCE
DU JEUNE AGE.

I.

OUVRAGES D'ÉDUCATION

NOUVELLEMENT MIS EN VENTE.

LE PRINCE INDIEN, ou le Joueur de marionnettes, histoire racontée par un père à ses enfans, ornée de traits d'histoire, de leçons de géographie, de relations, de voyages, enfin de tout ce qui peut intéresser la jeunesse et l'âge mûr, concernant l'histoire naturelle des mœurs, usages des différens peuples de l'Inde; par madame de Renneville, 2 forts vol. in-12, imprimés avec soin sur papier superfin des Vosges, et enrichis de dix jolies vignettes gravées par d'habiles artistes, sur les dessins de M. Cœuré, 8 f.

——— Papier vélin satiné, figures sur papier de Chine, 12 f.

Tous les journaux se sont accordés à reconnaître dans cette dernière production de madame de Renneville, comme dans toutes celles qui l'ont précédée, un style simple, facile, agréable, des récits amusans, instructifs, moraux, des anecdotes de courage, de vertu, et un cadre tout-à-fait neuf, dans lequel la jeunesse ne peut puiser que de bons exemples.

LE PETIT PHILIPPE, ou l'Émulation excitée par l'amour filial, par madame de Renneville; 1 vol. in-18, 2e éd., orné de 4 jolies vignettes gravées par M. Huot, d'après les dessins de M. V. Adam, 1 f. 50 c.

LES ESPIÈGLERIES DE L'ENFANCE, ou l'Indulgence maternelle, contes et historiettes propres à être données aux enfans de l'âge de six à huit ans, par madame de Renneville, 2e édit.; 1 vol. in-18, orné de 4 jolies gravures, 1 f. 50 c.

CONTES DE L'HERMITAGE, ou Souvenirs du père Fabien, historiettes instructives et morales, traduites de l'anglais, par F.-T. Bertin, 2e édit.; 1 vol. in-18, orné de 9 grav., 1 f. 50 c.

VIE DES GUERRIERS FRANÇAIS, ou Modèles de vertu, de courage, de fidélité, de discipline et de loyauté, présentés comme exemples à la jeunesse française; ouvrage publié avec l'autorisation de S. Exc. le ministre de la guerre; 1 fort vol. in-12, broché, 2e édit., ornée de 4 vignettes à l'*aqua-tinta*, 3 f.



Mon ami c'est notre jeune bienfaitrice! mes enfans c'est celle qui a soulagé notre misère, qui a guéri votre père!....



L'EXPÉRIENCE DU JEUNE AGE,

ou Leçons d'une Bonne Mère ;

NOUVELLES DÉDIÉES

à S. A. R. Mademoiselle d'Artois,

Par M.me de COURVAL.



Ameline ou la désobéissance.

PARIS,

Chez J. Briauchon, Libraire.

Rue de la Harpe, N.° 30.

1826.



L'EXPÉRIENCE DU JEUNE AGE,

OU

LEÇONS D'UNE MÈRE A SES ENFANS;

Dédié à S. A. R. Mademoiselle d'Artois,

PAR Mme DE COURVAL.

HISTOIRES INSTRUCTIVES, MORALES ET AMUSANTES, PROPRES A DÉTACHER LES ENFANS DES DEUX SEXES DES DÉFAUTS DU JEUNE AGE, A LEUR INSPIRER LE GOÛT DES BONNES ACTIONS ET L'AMOUR DE LA VERTU.

Quatrième édition,

ORNÉE DE QUATRE JOLIES GRAVURES.

TOME PREMIER.

PARIS,
J. BRIANCHON, LIBRAIRE,
RUE DE LA HARPE, N° 30.
1826.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

A SON ALTESSE ROYALE

MADEMOISELLE D'ARTOIS.

MADEMOISELLE,

Si le zèle le plus vif, le plus sincère, suffisait pour faire un bon

ouvrage, celui que Votre Altesse Royale a daigné me permettre de lui dédier serait un chef-d'œuvre; mais malheureusement il n'en est pas ainsi, et j'ose à peine me flatter d'amuser quelques instans V. A. R. en plaçant sous ses yeux les différens traits que j'ai rassemblés sous le titre de *l'Expérience du jeune âge*. L'auguste protection que Votre Altesse Royale a eu l'extrême bonté d'accorder à ce faible essai, me donne l'espérance de le voir accueillir par mes jeunes lecteurs, mais ce que je désire surtout c'est qu'il puisse intéresser quelques momens V. A. R.

Dans le rang élevé où la Providence vous a placée, MADEMOISELLE, vous offrirez sans doute le modèle de toutes les perfections. La France est accoutumée à les révérer dans ses Augustes Princesses; mais le germe des vertus a besoin d'être développé, et je regarderais comme la plus douce des récompenses le bonheur d'avoir pu y contribuer en faisant éprouver à Votre Altesse Royale quelques-uns des sentimens qu'elle trouvera exprimés dans cet ouvrage, et que sa belle âme est faite pour sentir et apprécier: l'amour de la religion, de la vertu, et

le dévouement le plus vrai à l'auguste dynastie des Bourbons.

Je suis avec un très profond respect, de Votre Altesse Royale,

MADEMOISELLE,

La très humble et très obéissante servante,

H. B. CASTEL DE COURVAL.

L'EXPÉRIENCE

DU

JEUNE AGE.

QUELQUES moralistes prétendent que l'expérience des autres est perdue pour nous, et que c'est seulement à nos dépens que nous pouvons en acquérir; je ne pense pas tout-à-fait ainsi. Je crois qu'il est quelques esprits sur lesquels des exemples de vertu peuvent influer, et c'est pour ceux-là que j'écris.

J'espère en leur montrant la vertu

comme la véritable source de la félicité, la leur faire aimer. Ainsi dans les petites histoires que je rassemble ici, j'ai tâché d'offrir aux enfans des motifs assez puissants pour les engager à imiter les modèles que je leur présente, en leur faisant voir que le bonheur est la récompense des efforts que l'on fait sur soi-même pour se corriger de ses défauts, et pour développer les qualités précieuses dont chaque enfant bien né porte le germe en lui-même.

Telle a été mon intention en recueillant les différens traits qu'on va lire: puissent quelques uns de mes jeunes lecteurs profiter du soin que j'ai mis à m'informer de la vérité de tout ce que je rapporte, et retirer

quelque fruit de l'expérience, que les enfans dont il est ici question n'ont acquise qu'à la longue, et quelques uns d'entre eux avec beaucoup de peine.

CLARA,

OU

LA JEUNE BIENFAITRICE.

Comment rendre un enfant bienfaisant? disait un jour Mme. de Villars à un homme instruit et estimable qui se trouvait près d'elle. — En lui faisant connaître et goûter le plaisir d'obliger, répondit celui-ci. — Sans contredit, mais l'enfant donne sans savoir ce qu'il fait; il est un âge où l'on ne connaît pas le prix de l'argent.... — Je vous arrête ici, Ma-

dame, il ne tient qu'à vous de le lui apprendre, et de lui donner tout le mérite d'une bonne action. Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé dernièrement avec ma fille et mon neveu : Clara a cinq ans, et Félix six. Nous étions aux Champs-Élysées depuis quelques minutes, lorsqu'un pauvre vieillard vint nous demander l'aumône ; ma fille me pria de lui donner ; je le voudrais, lui répondis-je, mais je n'ai d'argent que tout juste ce qu'il en faut pour vous acheter tout-à-l'heure à chacun un gâteau pour votre goûter. — C'est égal papa, donnez-lui. — Mais non, ce n'est point égal, car si je lui donne cet argent vous n'aurez pas à goûter et vous aurez faim ; il est vrai que vous aurez à souper, et que peut-être ce

vieillard n'a rien mangé depuis le matin et n'aura peut-être rien non plus pour souper. — Oh papa, demandez-lui donc je vous en prie. — Je le demandai, et le vieillard ne manqua pas de répondre qu'il n'avait pas mangé de tout le jour et n'avait pas un sou pour acheter du pain. — Donnez-lui donc bien vite, interrompit ma fille. — Fort bien, mon enfant, si tu veux te priver de goûter, j'y consens; mais ton cousin peut-être n'est pas de cet avis, et tu ne peux disposer de ce qui lui est destiné. — Eh bien, Félix, dit ma fille, veux-tu donner ton goûter? — Mais comme mon oncle voudra. — Non, repris-je, ce n'est pas de mon goûter qu'il s'agit, c'est du tien; c'est à toi de savoir si tu préfères te pas-

ser de manger pour que ce malheureux puisse appaiser sa faim, ou, si tu aimes mieux, avoir ton gâteau et le laisser souffrir. — Fi! s'écria ma fille voyant qu'il hésitait, si tu gardes le gâteau je ne t'aimerai plus Félix; j'ai faim aussi moi, mais je suis sûre d'avoir à souper, et si ce pauvre homme n'a pas mangé depuis le matin, il doit avoir bien plus faim que nous : comment pourrait-il se coucher sans souper? — J'embrassai ma fille, et Félix se décida en voyant combien j'étais satisfait de la conduite de sa cousine; l'argent fut donné au vieillard qui les combla de bénédictions; je n'achetai rien, on se passa de goûter, mais je répétai plusieurs fois qu'une bonne action était la preuve d'une belle âme, et méri-

tait l'estime; je parlai de la satisfaction du pauvre vieillard qui, par leur générosité, allait prendre quelques alimens; je leur montrai tout le plaisir que je ressentais de les voir déjà susceptibles d'éprouver le désir de soulager, de secourir les infortunés; je leur dis que la bienfaisance était le sentiment qui nous attirait la bénédiction du ciel et l'estime des hommes. Enfin, de retour à la maison, je leur fis servir à souper, et leur rappelai combien le pauvre homme était heureux, après une journée de jeûne, d'avoir enfin trouvé dans le sacrifice qu'ils avaient fait d'un léger repas, la possibilité d'en faire un qui soutiendrait sa vie; je causai avec eux d'un air de considération inspiré par leur bonne action, et ils se couchèrent le

cœur rempli d'un sentiment de bonheur qui fixera à jamais dans leur âme le désir de faire un acte de bienfaisance quel que soit le sacrifice qu'il leur faille s'imposer pour y parvenir. J'en acquis la preuve quelques jours après. Clara avait reçu de son oncle un joli nécessaire à ouvrage, garni en or, et ce présent l'avait excessivement flattée; elle se servait de son petit dé, de ses ciseaux avec une importance tout-à-fait comique. Pendant qu'elle était à travailler à côté de sa mère dans le jardin, une pauvre femme avec un enfant s'arrête à la grille, et implore la charité; ma femme lui fait donner un morceau de pain; Clara demande à le porter elle-même, et s'empresse d'aller l'offrir à la pauvre femme; celle-ci en

casse une partie qu'elle donne à son enfant, et met l'autre dans son tablier en disant que c'est pour son mari qui est au lit. « Mais, lui répondit Clara, quand on est malade on ne mange pas; maman dit que cela fait du mal. — Sans doute, ma belle demoiselle, lorsqu'on a la fièvre, mais mon mari ne l'a pas; il est charpentier, et s'est blessé à la jambe en travaillant, il est obligé de garder le lit pour se guérir, mais cela ne lui ôte pas l'appétit, il n'y a que notre misère qui lui fait scrupule de manger un pain qu'il ne peut gagner; si seulement j'avais de l'argent pour payer un chirurgien, mon mari serait bientôt guéri, mais je n'en ai point, et il souffrira peut-être encore longtemps. — Et combien vous faudrait-

il pour faire soigner votre mari ? — Je ne sais pas positivement, reprit la femme, mais peut-être une douzaine de francs.» Clara revint vers sa mère en la priant de donner douze francs à la pauvre femme pour faire soigner son mari. « Je ne le puis, ma chère enfant, lui répondit sa mère; tu sais que je prends chaque semaine sur l'argent destiné à ma dépense particulière, une petite somme que je distribue à des infortunés qui sont accoutumés à ce secours, je n'ai rien dont je puisse disposer. — Ah! maman, reprit la petite, si vous me permettiez...? — Quoi mon enfant? que veux-tu que je te permette...? — Maman, ce joli nécessaire il vaut bien douze francs? — Oui, ma fille;

et même beaucoup plus. — Eh bien, maman, si vous m'accordiez la permission de le donner à cette pauvre femme, elle le vendrait, et aurait de quoi faire soigner son mari. — Sans doute, mais comment pourrais-tu te priver d'une si jolie chose ? C'est un bijou charmant ; je croyais que tu y tenais beaucoup ? — Oh oui, maman, cela est vrai, il me faisait grand plaisir encore tout-à-l'heure ; mais à présent que je sais qu'un homme souffre et que je pourrais le soulager en le donnant, il me semble que chaque fois que je le regarderais quelque chose me reprocherait de n'en avoir pas fait le sacrifice ; il leur serait si utile, tandis que pour moi ce ne serait qu'une privation, car je

puis bien m'en passer... Maman, permettez-moi de le donner. — Je le veux bien, mon enfant, mais réfléchis encore. — Non, non, maman, le pauvre homme sera guéri ; » et prenant la cassette dans laquelle elle eut soin de remettre le dé et les ciseaux, elle courut vers la pauvre femme pour la lui donner ; celle-ci ne voulut pas la prendre sans savoir si on permettait à l'enfant d'en disposer. A la prière de Clara, sa mère vint à la grille, et sur un signe qu'elle fit à la pauvre femme, elle l'accepta en bénissant mille fois la jeune demoiselle dont la généreuse bienfaisance allait rendre à son mari la santé, à ses enfans un père dont le travail pourrait suffire à leurs besoins ;

les larmes de reconnaissance que versait cette infortunée firent une vive impression sur Clara, qui assura sa mère qu'elle ne regrettait pas du tout le sacrifice de sa boîte, la satisfaction qu'elle en ressentait était bien au-dessus de celle que lui procurait la jouissance du bijou qu'elle venait de donner. Je n'ai pas besoin de vous dire que ma femme envoya les douze francs à la pauvre malheureuse, et reprit le nécessaire que j'ai enfermé dans mon secrétaire; je le regarde chaque jour avec reconnaissance, en remerciant Dieu d'avoir donné à mon enfant un cœur sensible et généreux; sa mère lui a procuré la plus douce récompense, celle de voir ceux qu'elle avait rendus heu-

reux : après s'être informée de cette famille, lui avoir fait donner les secours dont elle avait besoin, elle y conduisit Clara ; le mari commençait à marcher, et ses enfans sautaient autour de lui, tandis que sa femme apprêtait leur soupe. En apercevant ma fille, elle s'écria : « Mon ami, c'est notre jeune bienfaitrice ! Mes enfans, c'est celle qui a soulagé notre misère, qui a fait guérir votre père !.. » A ces mots le mari et les enfans entourèrent Clara, tandis que la femme voulait se jeter à ses pieds. Ma fille était si fortement émue que des larmes de bonheur coulaient sur ses joues sans qu'elle s'en doutât ; son jeune cœur était surchargé d'une joie délicieuse qu'elle ne put expri-

mer qu'en se jetant dans les bras de sa mère et se serrant fortement sur son sein comme pour lui communiquer les sentimens qui remplissaient son âme: «Soyez sûre, Madame, ajouta l'heureux père, que faire naître l'occasion d'exercer la bienfaisance est le seul moyen d'en donner le goût: tout enfant bien né, qui aura joui une fois du plaisir de soulager un malheureux, sentira que sécher les larmes des infortunés est le plus grand bonheur que l'on puisse goûter sur la terre; et la bienfaisance, la plus belle comme la plus douce des vertus. Qu'aucun enfant ne soit donc arrêté par la crainte de la privation qu'il devrait s'imposer pour faire une bonne action; qu'il essaye seulement,

et bientôt il sera convaincu par le bonheur qu'il goûtera qu'il n'y a pas de plus douce jouissance que celle de soulager un infortuné: que l'exemple de Clara l'encourage à en faire l'expérience; celle-ci sera pour lui sans inconvénient.

LA FAMILLE DE St.-JUST,

OU

L'EMPIRE DES VERTUS.

Madame de St.-Just avait quatre enfans, deux filles et deux fils; elle était veuve d'un brave officier, mais la fortune qu'il lui avait laissée pouvait à peine suffire à élever sa nombreuse famille; son bien-être dépendait d'un oncle de son mari, vieillard dont le cœur était bon, mais le caractère difficile; n'ayant jamais eu d'enfant, il n'aimait ni le bruit de

leurs jeux, ni le mouvement presque continuel qui résultait de leur présence : cependant c'était sur l'intérêt qu'il prendrait aux siens que M. de St.-Just fondait toutes ses espérances.

Adolphe, l'aîné de ses fils, était vif, étourdi, spirituel, peu appliqué, mais les heureuses dispositions dont la nature l'avait doué, réparaient ce dernier défaut; car il saisissait avec tant de facilité tout ce qu'on lui disait, qu'il faisait en peu de minutes ce que ses camarades mettaient des heures entières à composer; il lui suffisait de lire deux fois ses leçons pour les réciter sans faute; de manière qu'il était toujours le premier de sa classe. Mais ses succès pouvaient à peine lui faire pardonner les nombreuses étourderies qu'il commettait sans cesse;

de sorte qu'au lieu de jouir du contentement que ses progrès auraient donné à ses parents, le malheureux Adolphe voyait avec une douleur sincère les reproches succéder aux éloges qu'on lui avait donnés ; il sentait ses torts, se promettait de les réparer, mais n'ayant pas assez de courage pour dompter la fougue de son caractère, il se laissait emporter de nouveau, et perdait chaque jour dans l'esprit de cet oncle, dont l'amitié lui était si nécessaire. Que serait-il devenu si celui qui est le père des orphelins n'avait daigné lui accorder un puissant intercesseur auprès de cet oncle, bon, mais sévère ? Adolphe avait une sœur qui réunissait aux aimables qualités de son frère, la douceur de caractère qui lui man-

quait, et une raison bien au-dessus de son âge. Valérie avait à peine atteint sa dixième année, que déjà elle avait acquis un plein empire sur elle-même; elle savait réprimer sa vivacité parce qu'elle importunait son oncle; elle ne se disait pas: mon oncle est exigeant; elle se disait: mon oncle représente notre père, il a droit à nos respects, il est le seul appui de ma famille, il est le bienfaiteur de mes frères, la consolation de notre mère chérie: ah! combien nous devons l'aimer! Elle apprenait ses devoirs à sa petite sœur, à son jeune frère, les rappelait à Adolphe pour contenir sa gaîté bruyante, et lorsqu'elle n'avait pas réussi, elle trouvait quelque moyen de diminuer sa faute aux yeux de leur oncle, avec

un tact que la bonté de son âme lui donnait. Son frère Léon était colère, entêté, boudeur; Valérie, avec son extrême douceur, tâchait de lui faire sentir combien ces défauts étaient odieux, combien ils l'exposaient à attirer sur lui la malédiction de Dieu par le chagrin qu'ils causaient à leur tendre mère, qui chaque jour voyait ses remontrances sans effet, et était obligée d'avoir recours à des punitions qui coûtaient à son cœur; la peine qu'elle en ressentait influait sur sa santé au point de la détruire; quelquefois elle se trouvait obligée de garder le lit, et l'oncle prenait en aversion l'enfant coupable qui rendait sa mère malade par l'opiniâtreté de ses défauts; Julie, la dernière fille de Mme. de St.-Just, et le plus jeune de

ses enfans, était un composé des défauts de ses frères sans avoir aucune de leurs bonnes qualités; le cœur n'était pas méchant, mais les dispositions étaient si mauvaises qu'on aurait pu désespérer de la corriger jamais, sans la patience inépuisable et l'angélique douceur de Valérie, qui, attentive à reprendre sa sœur, ne l'était pas moins à atténuer ses fautes aux yeux de ses parens, afin de leur éviter le chagrin de la voir aussi indocile, aussi entêtée, aussi colère; c'était Valérie qui était chargée de faire lire sa sœur. Depuis deux ans elle s'acquittait de cette tâche avec autant de zèle que de capacité; mais Julie qui avait déjà six ans accomplis, ne savait pas encore épeler parce qu'elle ne faisait aucune attention à ce qu'on lui mon-

trait; Valérie, pour ne pas affliger sa mère en lui faisant connaître l'ignorance de Julie, lui demanda de ne lui rendre compte des progrès de sa sœur que le jour de sa fête, qui était encore éloigné de quelques mois. Madame de St.-Just y consentit, et Valérie fit tant auprès de sa petite écolière, lui représenta si vivement le chagrin qu'elle causait à ses parents, qu'elle parvint, dans l'espace de temps qu'elle avait demandé, à faire lire à-peu-près couramment l'indocile Julie. Mais il en résulta un bien plus grand avantage encore, c'est que l'application qu'elle avait mise à sa lecture l'avait rendue un peu moins étourdie, par cela même elle fut moins grondée, et se mit moins souvent en colère: ce changement n'échappa

ni à sa mère, ni à son oncle, et lui attira des louanges qui, en flattant son jeune cœur, lui inspirèrent l'envie de se corriger.

Lorsqu'on désire vivement une chose, et qu'on ne néglige pas d'implorer le secours de Dieu pour y parvenir, on y réussit toujours : c'est ce qui arriva à Julie ; le lendemain de la fête de sa mère, encore émue des douces caresses qu'elle avait reçues la veille, elle vint trouver sa sœur en la priant de l'aider à se vaincre. « J'aurai bientôt sept ans, lui dit-elle, j'ai été bien méchante jusqu'ici, je sens que je n'ai pas un moment à perdre si je veux pouvoir surmonter mes défauts; je te prie, ma chère Valérie, de me pardonner d'avoir si mal reçu tes soins; mais à

présent, si tu veux bien me les accorder encore, je te promets d'en profiter. » A ces mots, Valérie heureuse des bonnes dispositions de sa jeune sœur, l'embrassa tendrement, et l'assura qu'elle ne négligerait rien pour lui rendre plus facile la tâche qu'elle s'imposait; elle l'encouragea, la soutint par son exemple, et eut le plaisir de la voir devenir peu à peu ce qu'on désirait qu'elle fût, attentive à ses leçons, douce envers ses maîtres, soumise à ses parens, complaisante pour ses frères, prévenante pour tous. Ce changement fut l'ouvrage de la douceur et de la patience infatigables de Valérie, qui en fut récompensée par les tendres bénédictions de sa mère; mais elle n'avait pas eu le même bonheur avec ses frères:

l'un, toujours emporté par son étourderie, accumulait sur lui, par ses sottises, le mécontentement de son oncle; l'autre, par son entêtement et sa violence, s'était tout-à-fait aliéné son cœur, et il pouvait à peine supporter qu'on parlât de ce méchant sujet, car c'était ainsi qu'il désignait Léon. Vainement madame de Saint-Just dérobait à la connaissance de son oncle la plupart des fautes de ses fils. M. de Clarenville en apprenait toujours assez pour avoir de justes sujets de plainte. Valérie, dont toute la conduite était parfaite, dont l'étude constante était d'embellir les jours de ses parens par ses soins, sa tendresse, les talens qu'elle avait acquis et perfectionnés pour leur plaire; Valérie qui, par la réu-

nion de tous ces moyens, avait sur son oncle un juste empire, essayait souvent sans succès d'en faire usage en faveur de ses frères, et elle craignait vivement que M. de Clarenville ne fût assez mécontent d'eux pour ne pas consentir à faire ce qui serait nécessaire pour leur procurer un état honorable; le moment en approchait, car ils allaient incessamment terminer leurs études; bientôt ses craintes s'accrurent d'une manière cruelle.

L'indomptable Léon se prit de querelle avec un de ses camarades pour un mot qui lui avait déplu; aux injures succéda l'emportement; n'étant plus maître de lui, l'impétueux jeune homme saisit un morceau de fer qui se trouva malheureusement

sous sa main, et le lançant avec fureur sur celui avec qui il disputait, il l'étendit à ses pieds. A cette vue, le frère de l'infortuné ramassant l'instrument fatal, se jeta sur Léon, et l'en frappa avec une telle promptitude qu'on ne put ni le prévoir ni l'empêcher. On s'empressa de les séparer, mais avant qu'on eût pu y parvenir, le coupable Léon était puni; son bras droit dont il s'était servi pour parer les coups qu'on lui portait sur la tête, était cassé, et dans la lutte qui s'établit pour le dégager des mains de son adversaire, il fut renversé et se cassa la jambe en tombant. Ce fut dans cet état qu'il fut rapporté chez sa malheureuse mère. Adolphe, qui n'était pas présent à cette scène, n'eut pas plutôt

appris ce malheur, qu'il en sentit toutes les conséquences; non-seulement il voyait son frère dangereusement blessé, mais encore un jeune homme tué par lui!... et ce jeune homme était le fils d'un homme puissant dont la vengeance allait sans doute retomber sur toute sa famille! Effrayé de ces pensées, qui s'offrirent à son esprit avec la rapidité de l'éclair, l'étourdi oubliant que sa mère ignorait tout, et avait besoin d'être prévenue doucement de ce double malheur, s'élança avec impétuosité devant ceux qui portaient l'infortuné. Adolphe entre au salon, tout essoufflé, en s'écriant: « Grand Dieu! que devenir, Léon est expirant!... et il a tué le fils du comte de Mirepoix!...» A ces mots madame

de Saint-Just fait un cri et s'évanouit. M. de Clarenville jette un regard foudroyant sur l'étourdi, qui s'aperçoit de sa faute, vole vers sa mère, en disant: «Et moi je suis son assassin.» Valérie, bouleversée, croit entendre qu'il a tué son frère, et tombe sans force à côté de sa mère. Adolphe au désespoir de ne savoir mesurer aucune de ses expressions, s'abandonne à tout ce qu'il éprouve avec cette vivacité qui le caractérise, tandis que le vieillard épouvanté à la vue de ses nièces bien aimées, sans couleur et sans vie, le chasse avec emportement de sa présence, et jure qu'il ne le reverra jamais. Au moment même l'infortuné Léon entrait dans la maison qu'Adolphe venait de remplir de trouble et d'effroi.

Cette vue, en le rappelant à lui-même, lui inspira assez de présence d'esprit pour faire conduire son frère dans sa chambre, envoyer chercher le médecin, enfin donner ordre à ce que sa mère et sa sœur ne pouvaient faire en cet instant, puisque son étourderie les avait privées de toutes leurs facultés.

Valérie, plus forte que sa mère, eut bientôt repris ses sens; mais madame de Saint-Just ne sortait d'un évanouissement que pour retomber dans un autre : en vain le médecin qui avait été appelé pour Léon, lui prodigua-t-il tous les soins possibles, il fallut la mettre au lit sans qu'elle eût recouvré la connaissance; une maladie grave se déclara, et pendant six semaines elle fut aux portes du

tombeau. Qui peindrait l'état du malheureux Adolphe tant que dura le danger! Jour et nuit errant autour de la maison dont son oncle l'avait banni, dévoré de douleur, craignant de perdre sa mère, se reprochant de l'avoir lui-même plongée dans la tombe par son étourderie, il n'avait pas un instant de repos.

Léon n'était pas plus heureux; non-seulement il souffrait d'affreuses douleurs des fractures de ses membres, mais le remords déchirant d'avoir *tué un homme* s'attachait à lui; il le voyait toujours étendu à ses pieds et poussait des gémissemens convulsifs qu'on attribuait à ses douleurs physiques, tandis que c'étaient les reproches de sa conscience qui les lui arrachaient; bientôt la fièvre que

lui donnèrent tant d'agitations augmenta le danger de son état au point que l'on désespéra de sa vie. « Voilà donc, disait M. de Clarenville à la douce Valérie, qui partageait ses soins entre sa mère et ses frères (car vingt fois le jour elle écrivait de petits billets à Adolphe pour le consoler, ou du moins l'empêcher de se livrer à son désespoir); voilà donc, lui disait-il, où nous ont conduits ces défauts que l'on regardait comme de peu de conséquence, l'un par son étourderie tue sa propre mère, l'autre par sa colère tue un homme, et se met lui-même au tombeau: » Valérie tâchait en vain d'adoucir ce tableau; il n'y avait rien à dire contre des faits; elle pleurait, priait, et n'avait d'espérance qu'en la bonté de Dieu; sa

confiance et sa soumission lui obtinrent ce qu'elle demandait le plus ardemment, sa mère lui fut rendue, le danger de son frère cessa, mais il ne pouvait se rétablir tant que le remords qui torturait son âme continuerait à aigrir son sang; ne sachant que faire pour le calmer, Valérie imagina de lui persuader que le jeune de Mirpoix n'était pas mort, puisque son père n'avait pas fait de poursuites. Cette idée assez plausible fit l'effet qu'on en attendait, et bientôt Léon se rétablit. On s'informa de celui qu'on ne croyait plus au nombre des vivans; on apprit avec une vive reconnaissance envers Dieu, que Léon n'était pas coupable d'un meurtre; mais il n'en avait pas moins mérité la juste haine d'un homme redoutable, et

s'était préparé des regrets amers pour le reste de sa vie, car le coup que le jeune de Mirpoix avait reçu lui avait brisé le front, et par suite il avait perdu la vue : le malheureux père, privé des espérances que lui donnait ce fils, objet de ses plus douces affections, avait juré la perte de la famille de St.-Just, mais la religion réprimant ce mouvement pardonnable à l'excès de la douleur, il avait renoncé à tout sentiment de vengeance. Cette modération, dont la connaissance parvint à Léon, ajouta encore aux reproches qu'il se faisait. Il ne fut un peu consolé que lorsqu'en se levant il acquit la certitude qu'il resterait boiteux toute sa vie; ce fut pour lui un soulagement. « Et moi aussi, se dit-il, je serai infirme, et

je ne me mettrai plus en colère, puisque je ne saurais faire un pas sans me rappeler ses funestes effets. » Léon était trop puni pour n'être pas corrigé; mais M. de Clarenville ne pouvait se décider à le revoir; il disait que c'était un frénétique, que la moindre contrariété pouvait porter à vous ôter la vie: Valérie, sans se rebuter des refus de son oncle, plaidait doucement la cause de ses frères. Adolphe, aussi malheureux que Léon, avait souffert moralement autant que lui; le danger dans lequel son étourderie avait plongé sa mère, lui avait fait envisager ce défaut sous un aspect assez effrayant pour lui donner la force de s'en corriger; jusqu'ici il l'avait considéré comme tenant à son âge, et ne pouvant avoir

des résultats bien sérieux ; on avait beau lui dire qu'il avait souvent de fatales conséquences, il ne pouvait se le persuader ; mais sa mère au bord de la tombe lui avait causé une douleur trop forte, trop profonde, pour ne l'avoir pas convaincu. C'était en vain que l'excellente Valérie assurait son oncle du changement qui s'était opéré dans le caractère de ses frères, M. de Clarenville avait juré de ne revoir ni l'un ni l'autre de ses neveux. Valérie qui était persuadée que ses frères ne parviendraient à regagner la bienveillance de M. de Clarenville que par une entière soumission, les engagea à retourner au collége, et à ne témoigner à leur oncle que le désir d'obtenir son pardon, sans se plaindre de le voir dif-

férer ; l'extrême douceur de cette jeune personne, son indulgente bonté, les soins touchans qu'elle avait prodigués à leur mère, et à tous deux pendant leurs souffrances, firent assez d'impression sur Adolphe et Léon, pour les déterminer à suivre les conseils de leur sœur ; et ce fut à cette conduite qu'ils durent le retour de l'affection de leurs parens ; car madame de St.-Just, pour ne pas augmenter le mécontentement de M. de Clarenville, s'était imposé la privation de ne pas recevoir ses fils, et de ne leur donner aucune marque de sa tendresse. Valérie seule avait obtenu de son oncle la permission de les voir quelquefois ; mais les visites qu'ils lui faisaient remplissaient leurs âmes d'une véritable dou-

leur. A leur arrivée dans la maison, toutes les portes se fermaient devant eux, un domestique les conduisait silencieusement à l'appartement de Valérie, et se retirait tristement après les y avoir annoncés; tandis qu'autrefois on venait au-devant d'eux avec affection et gaîté. A cette réception glacée leurs larmes coulaient, mais au lieu d'en murmurer, ils avouaient qu'ils ne l'avaient que trop méritée; la douceur de Valérie s'insinua peu à peu dans le caractère de ses frères, tempéra l'extrême vivacité et l'étourderie de l'un, et dompta la colère et l'entêtement de l'autre; mais ce qui contribua puissamment aussi à cet heureux résultat, ce fut l'espèce d'abandon et d'éloignement où on

les tint pendant long-temps, qui les forcèrent à garder le souvenir des malheurs où ces défauts les avaient entraînés, et les obligèrent à reconnaître et à ressentir la puissante influence de la douceur : peut-être sans cette prolongation de sévérité seraient-ils redevenus les esclaves de ces défauts qui avaient failli faire de deux enfans bien nés, deux assassins !...

O vous! qui pourriez être enclins à contracter ces défauts, veillez sur vous-mêmes, n'attendez pas que l'habitude de vous y livrer augmente la difficulté de vous en affranchir; surmontez pendant votre enfance vos petites colères, ne vous persuadez pas que l'étourderie soit inséparable du jeune âge; tâchez d'être

attentifs à ce qu'on demande de vous. Pour y réussir il est un moyen certain, c'est de le vouloir...! Souvenez-vous qu'avec la volonté ferme de bien faire, on surmonte les obstacles et on parvient à la perfection.

C'est ce qui arriva aux enfans de madame de Saint-Just.

Julie, soutenue et encouragée par sa sœur, parvint à vaincre ses mauvaises inclinations qui étaient en grand nombre, et à y substituer des qualités opposées qu'elle dut entièrement à ses efforts et à son travail, car elle n'avait de disposition pour rien de bon.

Adolphe devint aussi posé, aussi raisonnable qu'il avait été brouillon et étourdi.

Léon remplaça l'entêtement et la

colère par la patience et la douceur; tout cela fut l'ouvrage de Valérie, dont Dieu bénit les soins, parce qu'elle ne négligea jamais d'implorer ses secours et ses grâces, dans l'intime persuasion que lui seul pouvait rendre ses peines fructueuses; elle vit avec gratitude ses prières exaucées, et elle trouva sa récompense dans la tendre estime de sa famille, la reconnaissance de ses frères dont elle fit le bonheur, en les réconciliant avec leur oncle, qui ne pouvant rien refuser à sa nièce chérie, lui accorda tout ce qu'elle désirait pour eux. Elle fut donc regardée comme l'ange tutélaire de tout ce qui l'entourait; révérée et chérie de tous, souvent ils lui répétaient que c'était particulièrement à sa patience, à sa

douceur qu'ils avaient dû le courage de surmonter entièrement les défauts qui auraient fait le malheur de toute leur vie ; qu'ainsi c'était à elle qu'ils devaient leur félicité.

Quelle douce récompense ! et qui ne désirerait acquérir des vertus qui peuvent faire le bonheur non seulement de ceux qui les possèdent, mais encore de ceux qu'on chérit!

LA PRINCESSE DE L...,

OU

LA SIMPLICITÉ.

Avez-vous remarqué hier, chez la duchesse de Guebriant, cette jeune personne qui avait un air si doux et si gracieux, une mise si simple, et pourtant une tournure si noble, et qui paraissait s'occuper de la comtesse d'Alaire avec tant d'intérêt, disait M. de Villars à sa femme. — Certainement, et qui ne la remarquerait pas, la véritable simplicité est devenue si rare maintenant, que

lorsqu'on la rencontre elle inspire un double intérêt ; c'est la fille aînée du prince Henri de L... ; elle se nomme Isabelle, elle est remplie d'esprit et ne s'en doute pas ; d'instruction, cela ne lui paraît être qu'une obligation de plus envers les personnes qui ont été chargées de son éducation; possédant des talens charmans, elle ne les regarde que comme une agréable distraction, et n'imagine pas que l'on puisse tirer vanité des choses dans lesquelles on est continuellement surpassé par ceux qui en font une étude particulière. Elle est douce, bonne, généreuse, sensible, mais elle ne s'en attribue pas le mérite, une piété éclairée lui ayant appris à reconnaître que ces qualités précieuses lui avaient été données

par Dieu même, qui lui en demandera compte, et que l'orgueil les flétrirait toutes.

Personne ne pouvait être exposé autant que cette charmante enfant à recevoir les dangereuses atteintes de ce vice destructeur de tout bien. Long-temps fille unique, douée de l'extérieur le plus séduisant, joignant aux traits les plus délicats les formes les plus gracieuses et la physionomie la plus expressive, idolâtrée de sa famille dont elle faisait les délices, certes elle courait risque d'être gâtée par les éloges continuels dont elle était l'objet; née princesse, la flatterie devait nécessairement entourer son berceau.

Mais heureusement pour cette enfant, la personne qui fut chargée de

son éducation, fut frappée de ce danger, et mit tous ses soins à l'en garantir. Ce n'était pas chose facile, la piété seule pouvait opérer ce prodige; madame de Saint-Aubin y eut recours. Ce ne fut donc point en cachant à la jeune Isa tous les avantages dont elle était pourvue qu'elle chercha à la rendre humble, mais en les lui faisant remarquer au contraire pour en rendre grâces à Dieu qui les lui avait donnés, et en lui faisant connaître les obligations attachées à chacun de ces dons.

Vous êtes née princesse, lui disait-elle, mais ce rang vous impose le devoir de donner l'exemple de toutes les vertus; pour cela il faut les acquérir, et Dieu qui vous a comblée de bienfaits, à qui vous devez tout

ce que vous êtes, pourrait, si vous cessiez un seul instant de le regarder comme l'auteur de tout ce qu'on applaudit en vous, non-seulement vous refuser les vertus, mais faire tourner contre vous les qualités dont vous seriez devenue vaine. Souvenez-vous donc, lorsque des éloges retentissent autour de vous, que ce qu'on admire est son ouvrage et non le vôtre, car ce n'est pas vous qui avez formé vos traits, votre taille; votre esprit ne peut se développer que suivant sa volonté; demeurez donc convaincue qu'il serait à-la-fois ingrat et fou de tirer vanité d'aucun des dons qui vous ont été faits. Soyez simple, fermez votre âme à tout sentiment d'orgueil, puisque par vous-même vous ne pouvez rien; soyez douce et bonne

pour être aimée; soyez bienfaisante, car c'est un devoir que Dieu impose aux princes et aux riches; et de plus, c'est le seul plaisir dont on ne se lasse jamais, le seul vrai bonheur que l'orgueil, qui peut aussi l'empoisonner, ne peut cependant détruire entièrement. Tels furent les principes que cette sage institutrice sut graver dans le cœur de l'enfant confiée à ses soins, et qui l'ont rendue la plus charmante personne de son sexe, en l'en rendant la plus naturelle et la plus simple; l'intime conviction qu'elle sut inculquer dans son âme, que les avantages que l'on tient de la nature ou de la fortune sont des dons qui doivent exciter la reconnaissance et non l'orgueil, la préserva de ce défaut destructeur de tout bien, et lui

fit acquérir cette touchante simplicité qui se fait sentir dans toute sa personne, et excite bien plus l'admiration que sa tournure élégante et gracieuse; jamais elle ne l'abandonne et toujours elle plaît. Isa, dans la chaumière du pauvre, est simple avec une bonté qui n'ôte rien à la noblesse de ses manières; Isa, dans un bal, est simple avec grâce et dignité; Isa, dans un cercle, est simple avec cet esprit aimable et fin qui s'embellit encore par le peu d'empressement qu'on met à le montrer; enfin sa simplicité serait le plus puissant de ses attraits, si elle n'y joignait cette touchante bonté dont vous avez vu une preuve dans ses soins pour madame d'Alaire. Elle connaissait peu cette dame, mais

elle remarqua son air souffrant et contraint, elle s'informa de ce qui pouvait le causer; on lui dit, en se moquant de la pauvre comtesse, que c'était sans doute parce qu'elle n'avait trouvé personne qui voulût écouter les vieilles histoires de son jeune temps. Isa ne répondit rien, mais peu de temps après elle alla se placer à côté de la vieille d'Alaire, et entama la conversation de manière à la conduire à son sujet favori; bientôt sa figure s'épanouit en donnant carrière à sa langue, et Isa satisfaite de la voir si heureuse, oublia l'insipidité de sa conversation, en ne s'occupant que du plaisir que lui donnait l'intérêt avec lequel elle paraissait l'écouter. L'idée que sa complaisance faisait passer à cette

pauvre délaissée quelques momens agréables, a soutenu sa patience pendant tout le temps qu'il a plu à la bonne dame de babiller. Depuis son entrée dans le salon, j'avais suivi des yeux tous les mouvemens de la princesse, et je demandai à madame de Saint-Aubin, sa gouvernante, comment la jeune princesse pouvait s'amuser de la conversation de madame d'Alaire. Elle l'avait deviné et me l'expliqua. Je fus pénétrée d'admiration pour ce charmant caractère : elle me raconta que dernièrement la princesse de L. alla passer quelques jours à la campagne chez une de ses amies. Le feu prit au village et le consuma presque en entier. A la pointe du jour, Isa était

mérite de sa bonne action, et partit avec sa mère sans que le secret de sa bienfaisance fût connu.

Une autre fois, me dit madame de Saint-Aubin, qui aime à parler de son élève chérie, comme madame d'Alaire de son jeune temps; une autre fois, se trouvant dans une réunion de jeunes personnes de son âge, on joua à ces jeux d'esprit qui souvent ne sont qu'un moyen de montrer des prétentions, ou d'humilier ceux qui n'ont pas la répartie vive et ne savent pas saisir l'à-propos. La princesse, toujours simple, ne cherchait rien de saillant; mais s'étant aperçu qu'en proposant ce jeu on avait eu l'intention de mystifier une jeune provinciale qui était placée près d'elle, Isa fit si bien qu'elle

trouva le moyen de l'aider sans qu'on pût le remarquer, et lui fit non-seulement éviter la confusion qu'on avait voulu lui préparer, mais encore obtenir des succès. Personne que moi ne devina ce qui se passait, tant elle mit d'adresse à souffler à cette jeune enfant ce qu'elle devait répondre, à lui insinuer ce qu'elle devait ne pas dire, trouvant continuellement moyen de la faire valoir sans qu'on pût s'en douter; enfin, employant toutes les ressources de son esprit, non pas à briller, mais à empêcher cette pauvre jeune personne d'être mortifiée par ses compagnes. Je voulus la féliciter à notre retour à l'hôtel, ajouta madame de Saint-Aubin, mais elle m'embrassa en me disant: « Avez-vous donc assez

peu d'estime pour Isa, que de la louer d'avoir rempli un devoir si simple ! Les jeunes personnes avec qui nous étions ce soir n'ont pas eu le bonheur d'avoir une mère et une amie comme moi ! Elles sont légères, et n'ont point appris à ménager l'amour-propre des autres ; je serais comme elles si j'eusse été élevée de même : ce sont des actions de grâce que je dois rendre à Dieu de m'avoir donné ce qu'il y a de plus précieux au monde, une mère éclairée autant que tendre, et une amie, un guide tel que vous ; si je vaux quelque chose, c'est à Dieu et à vous que je le dois. » Je pourrais vous raconter une foule de traits semblables, ajouta madame de Saint-Aubin ; car il n'y a pas de jour qui n'en fournisse

quelqu'un ; mais je ne veux pas abuser de votre patience à m'écouter. Voilà, mon ami, ce que l'on m'a dit hier de la jeune princesse dont la modeste simplicité vous a frappé. Convenez qu'il serait à souhaiter que beaucoup de jeunes personnes lui ressemblassent. — Certainement, ma chère, reprit M. de Villars ; et si j'avais une fille, je ne demanderais pas autre chose au ciel que de la voir marcher sur les traces de cette aimable princesse ; car la simplicité qui la distingue convient à tous les rangs, à tous les âges, et ajoute un charme inexprimable à la jeunesse, à l'esprit, et même à la beauté ; comme vous l'avez remarqué, une piété sincère peut seule la donner, c'est le premier de tous

les dons et le plus précieux; dans une âme sensible et tendre la piété produit la perfection; dans un naturel plus austère elle sert à adoucir, à tempérer la sévérité qui rendrait la vertu moins aimable; en un mot c'est la douce piété qui embellit cette vie, et c'est elle encore qui, en nous offrant l'espérance, nous rend moins pénible le passage à celle qui nous attend.

FLORE DE LA MARRE,

OU

LA VANITÉ.

FLORE avait dix ans, elle était assez avancée pour son âge; de bons maîtres, le désir de recevoir des éloges, lui avaient fait faire des progrès, et on pouvait la compter au nombre des enfans distingués; elle était douce, spirituelle, mais une vanité inconcevable dans un enfant de dix ans, qui, quelle que soit son intelligence, ne peut rien savoir que très imparfaitement, gâtait toutes ses

heureuses dispositions et faisait craindre qu'elle ne manquât de jugement. Ses parens se désolaient et ne savaient comment la guérir de cette espèce de maladie; dès qu'elle se trouvait avec des jeunes personnes de son âge, elle s'empressait de faire parade de ce qu'elle avait appris, étourdissait des sonates les plus bruyantes celles qui ne connaissaient pas la musique, récitait des tirades de l'Arioste à celles qui n'entendaient pas l'italien, enfin accablait de son prétendu savoir celles qui avaient le bon esprit de ne pas parler du leur. Un jour, ennuyées de ses prétentions et de son babil, ses compagnes se donnèrent le mot pour se moquer d'elle. On l'invita pour une petite soirée; aussitôt elle exerce une so-

nate bien brillante dans l'intention de les étonner toutes. On était sûr d'avance de ce qu'elle ferait, et on était convenu que dès qu'elle serait au piano, on s'en irait l'une après l'autre, en mettant à la place de celles qui seraient le plus en vue, des mannequins qu'on s'était procuré et qu'on avait habillés et disposés pour cela. Tout se fit comme on l'avait désiré. Flore occupée de sa pièce jouait de toutes ses forces, faisait un bruit à assourdir, tandis que ses compagnes s'amusaient dans une autre pièce à jouer à Colin-Maillard et aux petits paquets : lorsqu'elle eut fini elle se leva pour recueillir les applaudissemens auxquels elle était accoutumée, mais quelle fut sa confusion en voyant qu'on ne l'avait pas

écoutée, et que de plus on se moquait d'elle : dans son dépit elle voulait s'en aller sans rien dire à personne, mais le salon où elle se trouvait n'avait pas d'autre issue que la pièce où jouaient ses compagnes : comment paraître à leurs yeux? Quelle contenance faire après le tour qu'on lui avait joué? Si elle avait eu du bon sens elle eût pris le parti d'en rire la première, c'eût été le bon moyen de déjouer leur malice ; mais sa vanité était blessée, et le dépit qu'elle en ressentait lui ôta la présence d'esprit. Flore ne vit donc pas ce qu'elle avait à faire, et resta indécise assez de temps pour que les jeunes personnes s'aperçussent qu'elle avait cessé sa musique; elles l'examinèrent un moment à travers la porte, en-

suite entrèrent en riant aux éclats. « Eh bien ! lui dirent-elles, est-ce que votre auditoire n'a pas été assez silencieux, dit l'une? Il ne l'a peut-être été que trop, reprit une autre? Si ce sont des applaudissemens que vous regrettez nous allons vous en donner, ajouta une troisième; nous n'avons pas besoin de vous entendre pour cela, nous savons d'avance que vous jouez à merveille. » La pauvre Flore, contrariée au dernier point, ne pouvait retenir ses larmes; en les voyant couler, Mademoiselle Vilmain, fille de la maîtresse de la maison, se reprocha sa peine, et s'approchant d'elle, lui dit que si elle avait pu penser qu'elle prît cette plaisanterie au sérieux, elle s'y serait opposée, mais qu'on n'avait pas cru qu'elle s'en fâ-

cherait, qu'elle la priait de l'excuser ainsi que ses compagnes, et de venir goûter pour avoir le temps de l'oublier avant de se remettre à jouer; en achevant ces mots, mademoiselle Vilmain prit Flore sous le bras et la conduisit à la table où la collation était préparée : refuser eût été de mauvaise grâce, il fallut suivre ses compagnes, mais n'ayant plus l'espérance de s'attirer leur admiration, la soirée lui parut insipide; cependant on dansa des rondes, on joua à toutes sortes de jeux, mais elle ne put s'amuser de rien. Mélanie, une de celles qui avaient préparé la scène des mannequins, et dont l'esprit avait de la causticité, la railla plusieurs fois sur son air sérieux. Je vois bien, ma chère Flore, lui disait-elle, que

nous sommes de trop petites filles pour toi; tous ces jeux d'enfans ne méritent pas ton attention, tandis qu'ils nous réjouissent et que nous rions de bon cœur des folies qui te font pitié : aussi ta gravité pourrait te donner place parmi des savans; mais c'est un avantage que nous ne t'envierons pas, tant que nous ne nous sentirons pas assez instruites pour en profiter; après lui avoir débité cela, tout en plaisantant, la jeune folle faisait un demi-tour et rentrait dans les jeux. Enfin le moment de se retirer arriva; les mamans qui causaient dans un salon voisin donnèrent le signal, et Flore, empressée de s'en aller, ne se fit pas appeler deux fois.

Madame de Lamare remarqua bien

vite que sa fille avait eu quelques contrariétés. Flore ne put dissimuler ce qui lui était arrivé ; sa mère, après avoir entendu son récit, fit observer que ses compagnes avaient voulu, par cette plaisanterie, se venger des prétentions qu'elle montrait et de la vanité qu'elle mettait à tout ; qu'elle ne devait pas trouver étonnant qu'en blessant si souvent l'amour-propre des autres, on le lui rendît ; enfin Madame de Lamare ne négligea rien pour que cette petite mortification fût utile à Flore, mais elle n'était pas suffisante pour faire une impression durable. On en fut convaincu quelques jours après. Il y avait à dîner chez M. de Lamare plusieurs personnes de mérite. Flore ne put résis-

ter au désir de se faire admirer, et trouvant le moyen de se mêler à la conversation, elle cita (même assez à propos) quelques traits d'histoire, des réflexions fort au-dessus de sa portée, et qui prouvaient seulement qu'elle avait presqu'autant de mémoire que de vanité. M. de Saint-Albe, ami particulier de M. et de Mme de Lamare, connaissant le chagrin que le défaut de Flore causait à ses parens, essaya de profiter de cette occasion et résolut de l'humilier assez fortement pour la guérir de la manie de briller; ainsi faisant un signe aux autres personnes, il feignit d'être surpris des connaissances étonnantes de Mademoiselle de Lamare, lui adressa d'un air de considération plusieurs autres questions auxquelles elle n'était

point en état de répondre; mais aveuglée par son amour-propre, elle raisonna, ou plutôt déraisonna avec assurance pendant assez long-temps, jusqu'à ce qu'enfin un rire général s'élevant autour d'elle, elle fut forcée de s'apercevoir qu'on s'amusait à ses dépens; alors, aussi honteuse que courroucée, Flore voulut quitter la table; mais son père d'un coup-d'œil lui défendit de sortir de sa place. « Mademoiselle, lui dit M. de » Saint-Albe, sans l'amitié que je » porte à vos parens, je n'aurais pas » pris la peine de vous donner cette » leçon; puissiez-vous en profiter, » car le défaut que vous annoncez » est le poison de toute espèce de » bien; il nuit au développement de » l'esprit; il prive celui qui en est

» atteint de l'estime et même de l'a-
» mitié, attendu que celui qui est
» possédé du désir de briller dans la
» conversation, sacrifiera son meil-
» leur ami au plaisir de dire un bon
» mot; la réputation, les sentimens
» du cœur seront immolés par lui, à
» l'envie d'être cité; et si ce défaut
» est haïssable dans un homme, que
» n'est-il pas dans une femme, dont
» la modestie doit être le partage;
» dans une femme qui, loin de cher-
» cher à attirer les regards, doit les
» éviter; dont les talens sont destinés
» à embellir la vie intérieure de sa
» famille, et non à briller aux yeux
» de tous? Il y a long-temps, Made-
» moiselle, que l'on a dit que la
» femme la plus estimable était celle
» dont on parlait le moins. Jugez

» donc combien il est méprisable et
» ridicule à votre âge, où l'on ne sait
» rien encore (comme vous venez
» d'en avoir la preuve par tout ce
» que vous nous avez dit depuis un
» quart d'heure), combien il est ri-
» dicule, dis-je, de vouloir attirer
» l'attention, de vous mêler de tout,
» et pour quelques phrases que vous
» avez retenues comme un perroquet,
» de vous croire assez instruite pour
» prendre part à la conversation :
» croyez-moi, Mademoiselle, le seul
» moyen qu'une jeune personne
» doive prendre pour s'attirer la con-
» sidération, est de garder le silence
» et d'écouter (si son intelligence le
» lui permet) les entretiens des per-
» sonnes de sens, afin d'en acquérir
» elle-même et de former son juge-

» ment. » Pendant ce discours, Flore déconcertée baissait la tête et n'osait respirer : profondément humiliée de s'entendre parler ainsi, elle ne pouvait cependant se dissimuler la vérité de ce qu'on lui disait, car l'enivrement où l'avait jetée la feinte admiration de M. de Saint-Albe, s'étant dissipé, elle sentait qu'elle avait dit des sottises, et son amour-propre irrité le lui reprochait vivement; de grosses larmes que la honte et l'orgueil empêchaient de couler, roulaient dans ses yeux fixés sur la terre; toute sa contenance indiquait l'angoisse de son âme, mais on n'eut pas l'air de le remarquer, et sans s'occuper d'elle davantage on reprit la conversation et on la continua comme si elle n'eût pas été interrompue; le dîner achevé,

Flore se retira dans sa chambre, et là, donnant un libre cours aux sentimens qui se partageaient son âme, elle fondit en larmes. Le rôle honteux qu'elle venait de jouer, la vanité qu'elle avait laissé voir, l'ignorance dont elle avait fait preuve, étaient autant de pointes acérées qui déchiraient son cœur gonflé d'amour-propre. La tête m'avait tourné, se disait-elle; comment ai-je pu ne pas voir qu'on se jouait de moi; que puis-je dire en effet que ces personnes ne sachent? Non, il faut absolument que je renonce à l'envie de me distinguer, cela me réussit trop mal. Elle fut confirmée dans cette résolution par une autre aventure qui lui arriva la semaine suivante; sa mère la mena à la galerie du Louvre,

pour voir l'exposition des tableaux. Madame de Lamare avait un billet, elles s'y rendirent donc à l'heure où on y trouve seulement quelques groupes qui s'y promènent en examinant et en causant. Pendant qu'elles étaient arrêtées devant une allégorie qui les intéressait, Flore s'entendit nommer, elle écouta, et ne connaissant aucune des personnes qui parlaient, elle crut s'être trompée : quel fut donc son étonnement en entendant répéter mot à mot tout ce qui s'était passé au fatal dîner, avec des commentaires sur ses sottes prétentions, sur son excessive vanité, et, comme il arrive presque toujours lorsqu'on a donné lieu à la critique, on lui refusait même le peu de mérite qu'elle pouvait avoir; on la disait

aussi bête qu'orgueilleuse; on ajoutait qu'elle était méchante, enfin chacun en parlait avec le ton du plus profond mépris... Madame de Lamare eut pitié de sa fille, qui, atterée de s'entendre juger aussi sévèrement, n'avait plus la force de supporter ce qui se disait autour d'elle, et l'emmena sans dire un seul mot qui pût ajouter à sa confusion. Flore, que le désir d'obtenir des louanges avait égarée au point d'avoir mérité des reproches dont l'amertume ne lui fut point épargnée, vit enfin que le chemin qu'elle avait suivi jusqu'alors ne pouvait lui attirer que des désagrémens, et prit la résolution de se corriger. Elle y parvint en veillant avec soin sur elle-même; la simplicité et la modestie remplacèrent peu à peu

l'orgueil et la vanité. On ne lui refusa plus alors les justes éloges qu'elle mérita; car autant on se plaît à mortifier la vanité, autant on aime à rendre justice aux talens embellis par la modestie.

ADHÉMAR ET THÉODORE,

OU

LES EFFETS DE LA DOCILITÉ.

Tous les enfans ne sont pas également favorisés de la nature ; ils en reçoivent plus ou moins de dispositions au bien, plus ou moins d'esprit ou de vivacité ; pour moi, si j'étais le maître de choisir la qualité dont je voudrais que mon enfant fût doué, je me bornerais à demander la docilité. — La docilité !... s'écria madame de Blamont, c'est sans doute une qualité fort désirable, mais je lui

préfèrerais de beaucoup l'esprit. — Pas moi, Madame, reprit M. de Saint-Marc, j'ai vu plusieurs enfans n'avoir pour eux que la docilité, et devenir des sujets très distingués; j'en ai vu d'autres remplis d'esprit, rester des sujets très médiocres, et cela tant hommes que femmes; cela fait à la vérité de fort jolies poupées de salon; mais quel est le père de famille qui désire seulement ce frivole avantage pour son fils ou sa fille? — Sans doute, mais la docilité ne peut tenir lieu d'intelligence. — D'abord entendons-nous, Madame, je ne parle pas d'un enfant tout-à-fait dénué d'intelligence, je parle d'un sujet ordinaire, c'est-à-dire qui n'a rien de marquant ni en bêtise ni en esprit. Vous m'accorderez, j'espère, que ce nombre

est le plus considérable: eh bien, c'est de celui-là que je préfèrerais que fût mon enfant, en le supposant doué d'une docilité parfaite. — Ah! par exemple, je ne vous conçois pas. — Si vous voulez m'écouter un instant, je parie que tout-à-l'heure vous serez de mon avis. — J'en doute, mais je consens volontiers à vous entendre. — Vous connaissez le jeune Adhémar? — Oui, beaucoup, c'est un jeune homme de mérite. — C'est lui-même qui va vous convaincre que j'ai raison : à six ans Adhémar perdit sa mère, femme très distinguée qui avait mis tous ses soins à rendre son fils d'une docilité à toute épreuve; l'enfant avait peu de ces gentillesses qui font croire aux parens que leur fils sera

un grand génie; la mère ne s'en inquiétait pas; le père au contraire était persuadé qu'Adhémar ne serait qu'un imbécille toute sa vie, et reportait toutes ses espérances sur Théodore, dont les saillies aimables annonçaient un esprit précoce et des dispositions étonnantes. Les deux frères furent mis en pension peu de temps après la mort de leur mère, et comme il y avait à peine une année de distance entre eux, ils furent mis dans la même classe. Adhémar n'avait pour lui que son extrême docilité, et cette qualité au premier moment ne frappa personne, tandis que le babil spirituel de son frère le rendit pour quelques jours l'objet de l'attention de tous. Mais bientôt Adhémar attentif à ce qu'on lui ex-

pliquait, ne se faisait jamais répéter deux fois la même chose, mettant tous ses soins à suivre les directions de ses maîtres, à les entendre, à se conformer à leurs avis, à ne pas juger de ce qu'il ne savait pas, à former son jugement d'après les règles qu'on lui avait indiquées, pour se mettre en état d'étendre son intelligence; Adhémar, dis-je, fut bientôt remarqué de ses instituteurs, il se les attacha par sa confiance, car sa docilité n'était pas produite par la crainte du châtiment, mais seulement par l'idée que sa mère avait eu soin de lui inculquer, « que les personnes » plus âgées que lui avaient aussi » plus de science; que les connais- » sances qu'elles avaient acquises » les mettaient en état de prévoir

» ce qui pouvait résulter de bien ou
» de mal des choses qu'elles con-
» seillaient, ou de celles qu'elles
» engageaient à éviter; que l'enfant
» qui entendait bien ses intérêts, de-
» vait mettre toute sa confiance dans
» la sagesse de ceux qui le gouver-
» naient, et être si docile à leurs avis,
» qu'il ne pût craindre qu'on refusât
» de lui en donner, ce qui arrivait
» presque toujours aux enfans qui
» rebutaient leurs maîtres par leur
» indocilité. » Pénétré de ces sages leçons, Adhémar se fit aimer de ses professeurs, et non seulement on ne lui refusait pas les conseils ni les explications, mais on cherchait tous les moyens de lui faciliter le travail qu'il faisait avec peine, son intelligence n'étant pas du tout remar-

quable; son frère au contraire entendait tout au premier mot, mais oubliait facilement, confondait, brouillait les idées et les faits; apprenait des pages qui ne lui offraient aucune réflexion, et savait mille choses sans en retirer aucun fruit; enfin, au bout de l'année, Théodore avait été à-peu-près chaque jour le premier de sa classe; Adhémar n'avait été que le cinquième ou le sixième, et pourtant Adhémar en savait plus que son frère; cette différence se fit sentir plus fortement chaque année, car l'intelligence d'Adhémar se développant, son jugement se forma de plus en plus. . . . .

Docile aux avis de ses maîtres, il surmonta toutes les difficultés, tous les obstacles; il suffisait que son pro-

fesseur lui en indiquât le moyen et lui assurât qu'il pouvait le faire, pour que le confiant jeune homme redoublât d'efforts et justifiât l'espérance qu'on avait conçue; tandis que le brillant Théodore, saisissant toujours tout avec facilité, ne gravait rien dans sa tête, ne réfléchissait qu'aux traits agréables à citer, à ceux que l'on pouvait tirer de tels ou tels sujets, et n'approfondissait rien; comme le papillon léger, il ne ramassait sur les plantes les plus rares qu'une poussière brillante, tandis qu'Adhémar, semblable à la laborieuse abeille, savait en extraire un suc précieux. Aux regards du vulgaire cet enfant n'offrait rien de saillant, jamais il ne s'avançait dans la conversation, il écoutait at-

tentivement lorsque le sujet qu'on traitait était à sa portée, ensuite, lorsqu'il se trouvait seul avec son instituteur, il lui communiquait ce qu'il avait remarqué. Celui-ci, homme sage et éclairé, le laissait s'expliquer; ensuite si ses idées n'étaient pas justes il les rectifiait, et cherchait à le convaincre, ce qui arrivait aussitôt qu'il avait compris, car il était trop docile pour mettre de l'amour-propre ou de l'entêtement à soutenir ses idées. Théodore, qui n'écoutait la conversation que pour s'amuser, y plaçait quelquefois un mot heureux, qui, étant applaudi, lui donnait une trop bonne opinion de lui-même pour lui inspirer l'envie de rien demander à personne. De manière qu'arrivés à la fin de leurs

classes, celui qui y avait eu le plus de succès, était celui qui était véritablement le moins instruit; et qu'aujourd'hui, Adhémar, qui n'avait été qu'un écolier docile, est un jeune homme distingué et d'un vrai mérite, tandis que le spirituel Théodore, toujours léger, toujours brillant, sera agréable au salon, mais ne remplira jamais avec distinction un poste honorable. Ce ne sera pas lui que désignera l'estime publique pour occuper une place importante; ce ne sera pas à lui que le père de famille désirera que ressemble son fils. Je vous ai cité Adhémar, Madame, ajouta M. de Saint-Marc, parce que vous le connaissez, je pourrais vous en citer beaucoup d'autres encore, si je ne craignais de vous fatiguer.

Par exemple, le petit Arthur Selby n'a dû la vie qu'à son extrême docilité : il avait quatre ans quand le feu prit à la maison de son père ; on fut réveillé, au milieu de la nuit, par la fumée qui pénétrait de tous côtés, et des torrens de flammes se faisant jour, tout-à-coup le corps de logis habité par les enfans se trouva inaccessible ; la gouvernante ne perdit pas la tête, et ouvrant la croisée qui donnait sur la rue, elle jeta les matelas, couvertures, etc., criant qu'on les rangeât au-dessous ; ensuite attachant des draps au bout les uns des autres, elle lia fortement le petit Arthur dans sa barcelonette et le descendit avec les draps, avertissant l'enfant que s'il remuait le moins du monde il tomberait et se tuerait ; l'enfant do-

cile ne bougea pas, et arriva jusqu'à terre sans accident. Au lieu que sa sœur, qui avait un an de plus et était fort indocile, ne voulut jamais se laisser descendre de la même manière, manqua périr, et fit casser la jambe à sa gouvernante qui lui sauvait la vie. Voyant les flammes gagner avec violence, et rendre impossible toute espérance de salut, elle se décida à descendre avec l'enfant dans ses bras, au moyen des draps et des nœuds qu'elle avait faits tout du long: mais n'ayant pas les deux mains libres, les forces lui manquèrent, et elle tomba avec l'enfant qui faillit être écrasé dans sa chute; elle se cassa la jambe et resta infirme toute sa vie: ce fut pourtant le manque de docilité de la petite Selby, qui seul

causa ce malheur, elle-même en fut cruellement punie ; car elle devint bossue par suite de la commotion qu'elle avait éprouvée en tombant.

Vous voyez, Madame, ajouta M. de Saint-Marc, que la docilité est bien préférable aux autres qualités qui, sans elle, deviennent nulles, tandis qu'un enfant docile ne peut manquer d'acquérir celles qu'il n'aurait pas eues en partage, en ayant soin de les demander à Dieu, qui ne refuse jamais de bénir les efforts que l'on fait pour devenir meilleur.

J'avoue, Monsieur, répondit madame de Blamont, que je n'avais jamais réfléchi aux avantages de la docilité ; mais les exemples que vous venez de me rapporter, me forcent

d'avouer que c'est la qualité la plus précieuse, et que je souhaiterais pour ma fille ce que vous désirez pour votre fils, une docilité parfaite, comptant sur cette première qualité pour obtenir toutes les autres.

ADÈLE ET ÉMERANCE,

OU

L'AMABILITÉ.

POURQUOI donc, ma chère maman, disait la jeune Emilie à madame la comtesse de Saint-Phal, sa mère, pourquoi Emerance de Saint-Giles est-elle infiniment plus aimée que sa soeur Adèle? Il me semble qu'Adèle a plus d'esprit, plus de talens; cependant je sens, comme tout le monde, qu'Emerance me plaît davantage. — Mon enfant, cela vient

de ce que tu partages le sentiment général, qui fait préférer l'amabilité à l'esprit, aux talens. — Qu'entendez-vous donc par l'amabilité, maman? Je croyais que pour être aimable il fallait avoir de l'esprit. — Ma chère amie, l'esprit ajoute un charme de plus à l'amabilité; mais on peut avoir de l'esprit sans être aimable, comme on peut être aimable sans avoir beaucoup d'esprit: un bon cœur, du tact, de la délicatesse, un grand fonds de complaisance et de bonté, de l'usage du monde, de l'instruction, suffisent pour se faire aimer, et être trouvé généralement aimable. C'est l'extrême complaisance d'Emerance, son empressement à aller au devant de ce qui peut être agréable à chacun,

son désir d'obliger, qui la rendent aimable et la font préférer à sa sœur, qui, plus occupée d'elle-même que des autres, ne songe ni à prévenir les personnes avec lesquelles elle se trouve, ni à leur témoigner aucun désir de leur plaire; non pas qu'elle dédaigne les éloges, mais par la persuasion où elle est qu'ils ne lui manqueront pas. Elle sait qu'elle a de l'esprit; cette idée, en lui donnant de l'orgueil, l'a privée de l'amabilité, et y a substitué la sécheresse, fruit ordinaire de ce vilain défaut.

Hier, lorsque M. d'Arminville demanda à Adèle de jouer ce petit air qu'il affectionne, elle n'osa refuser; mais elle se mit au piano d'un air sec, joua plus sèchement encore,

sans grâce, et avec une espèce de dédain qui semblait dire : Comment peut-on prendre plaisir à entendre de pareilles fadaises! Tandis qu'Emerance, au premier mot de son oncle, s'est mise au piano avec gaîté, et a joué de son mieux tout ce qu'il lui a plu de lui indiquer, quoique ce fussent des airs de l'autre siècle, des pont-neufs, etc. Veut-on aller se promener? Emerance est prête; veut on rester? si cela vous plaît davantage, c'est une raison suffisante pour qu'Emerance soit satisfaite; tandis que si Adèle n'est pas disposée à faire ce qu'on désire, elle montre du dépit, de la contrariété. Dans les petites réunions de jeunes personnes de son âge, Adèle cherche son amusement, Emerance désire que ses

compagnes s'amusent, et pourvu qu'on ait l'air satisfait, Emerance est heureuse; rien ne semble lui coûter pour faire plaisir à ses jeunes amies: toujours gaie, toujours prévenante, sa complaisance est à l'épreuve des caprices; elle se prête à tous ceux qui ne sont pas entièrement à rebours du bon sens; un sourire la paye de toutes ses peines; comment ne chérirait-on pas un semblable caractère? N'est-il pas préférable à l'esprit, qui fait de sa sœur une personne maussade dès que son amour-propre n'est pas satisfait? En un mot, ma chère Emilie, soyez certaine que le plus sûr moyen de réussir à être aimé dans le monde, est d'être indulgente et attentive: la complaisance, unie à la

simplicité, donne du prix à tout; la médiocrité, accompagnée de ces qualités, plaît souvent davantage que cette supériorité que l'esprit croit quelquefois pouvoir s'arroger dans la société. Cependant il est des personnes aimables et spirituelles en même temps, dont l'esprit est embelli des charmes de la douceur et de la modestie, et qui joignent la politesse à l'obligeance, et celles-là font l'agrément de la société; elles en sont recherchées avec autant d'empressement que l'on en met à déprécier l'esprit dépouillé de ces qualités précieuses; et voilà pourquoi Adèle, qui n'a jamais rien d'obligeant à dire ni à faire pour personne, vous plaît moins, malgré son esprit, que la complaisante Émerance.

Je vous remercie, ma chère maman, répondit la douce Émilie; je ferai en sorte de me souvenir de cette explication, et d'en profiter.

LOUISE ET FÉLICITÉ,

OU

FRANCHISE ET MENSONGE.

Madame la comtesse de Miseri avait deux filles : l'une de dix ans, l'autre de douze; elles étaient fort douces, mais de caractères différens.

Louise était vive, peut-être même un peu étourdie; mais, docile et d'une sincérité parfaite, jamais il ne lui venait à l'idée de chercher à diminuer ses fautes en altérant la vé-

rité; elle avouait ingénument ce qui s'était passé, et recevait avec douceur les reproches ou les punitions qui lui étaient imposées.

Félicité, plus posée, aussi docile, aussi douce, avait un tel penchant à déguiser la vérité, que rarement elle disait une chose exacte ; toujours il y avait du plus ou du moins dans ce qu'elle racontait, de manière que l'on ne pouvait jamais ajouter foi à ce qu'elle affirmait : il en résultait que Louise était estimée et aimée par tout ce qui l'entourait ; que dès qu'elle assurait une chose, on la croyait, parce qu'on était sûr qu'on le pouvait faire; tandis que Félicité, toujours soupçonnée, n'était point estimée, jamais crue et souvent punie.

Un jour, pendant que Louise était

avec sa mère au piano, Félicité, en jouant au volant, cassa une tasse qui se trouvait sur la cheminée; aussitôt, craignant d'être grondée, elle passa dans une autre chambre, où on la trouva quand elle dut aller remplacer sa sœur à la leçon de musique; le lendemain lorsqu'on arrangea la chambre et que l'on vit la tasse cassée, on demanda à Louise si elle savait qui avait fait ce petit malheur; elle répondit que non; on ne s'avisa pas de faire aucune question à Félicité, on savait d'avance qu'elle ne dirait pas la vérité. Mais la Comtesse voulut savoir si sa fille serait capable de laisser punir quelqu'un pour une faute qu'elle aurait faite; en conséquence, après s'être assurée que la tasse n'avait pu être cassée que par

elle, madame de Miseri appela la femme de chambre de ses filles, et lui dit en présence des deux sœurs : « Vous savez, Fanny, que je gronde » peu lorsque l'on casse quelque » chose, et que je ne le fais payer que » lorsque cela arrive assez souvent » pour me prouver qu'on ne casse » que faute d'attention, et non par » accident; mais je vais aujourd'hui » vous faire payer cette tasse, uni- » quement parce que vous avez dit » que ce n'était pas vous qui l'aviez » cassée. Or, puisque ces demoiselles » ne l'ont pas fait, et que vous seule » êtes chargée de leur appartement, » il faut bien que vous ne disiez pas » vrai, et c'est pour cette faute seule » que je vous la ferai payer, car, vous » le savez, je ne tiens pas à ces sortes

» de choses.» — Ce sera comme il plaira à Madame; il est cependant très vrai que ce n'est pas moi, répondit Fanny. — N'aggravez pas votre faute en niant encore, reprit la Comtesse d'un ton sévère. — Fanny fondit en larmes, alors Félicité, qui n'était pas méchante, ne put davantage continuer à se taire, et s'avançant vers sa mère d'un air embarrassé: «Maman, lui dit-elle, ne grondez pas Fanny, je vous prie; c'est moi qui ai cassé la tasse, ajouta-t-elle plus bas. — Fort bien, ma fille, lui répondit sa mère en l'embrassant; je suis bien aise que vous ayez été assez sensible à la peine de Fanny pour dire enfin la vérité. Mais pourquoi n'avez-vous pas commencé par-là? pourquoi avoir laissé planer le soup-

çon sur toutes les personnes de la maison, plutôt que de dire à l'instant même où ce petit malheur vous est arrivé : Maman, je viens de casser ceci de *telle ou telle manière.* Certainement ce n'est pas la crainte d'être punie qui peut vous engager à une telle dissimulation ; vous saviez bien, dans cette circonstance, que vous n'aviez rien à craindre : sans doute il est des fautes que le devoir d'une mère est de punir malgré l'aveu qui en répare une partie, mais dans ce cas même la punition est toujours plus légère ; et d'ailleurs celles qu'on vous impose ne sont jamais de nature à vous engager à les éviter en recourant au mensonge, qui est le plus bas de tous les vices. Pourquoi donc, ma chère enfant, avez-vous

gardé ce silence coupable? Ce n'est sûrement pas par malice que vous avez cassé....... — Oh! non, maman, interrompit Félicité, c'est en jouant au volant. — Raison de plus pour être venue m'avertir tout de suite de cette petite maladresse. Je vous aurais dit, comme je le fais en ce moment: Ma chère, j'en suis fâchée; mais si vous cassez toute la porcelaine, on vous donnera de la terre. N'eût-il pas mieux valu entendre ce léger reproche, que de mécontenter tout le monde par votre silence? — Oui, maman, j'en conviens, reprit Félicité; je tâcherai de me corriger, et de dire toujours ce qui sera vrai. — Eh bien, si tu tiens ta parole toute cette semaine, je te donnerai dimanche un joli livre avec de belles gra-

vures. Félicité embrassa sa mère avec tendresse, et forma la résolution de chercher à mériter d'obtenir le livre: mais la force de l'habitude est une cruelle chose; il faut être continuellement sur ses gardes pour lui échapper. Louise avait un joli petit linot qu'elle aimait extrêmement. Félicité, en jouant avec lui, le laissa tomber par la fenêtre; le linot, qui n'avait jamais fait usage de ses ailes, en se sentant tomber, les déploya, les agita, et, bref, le voilà sur les arbres; aussitôt, au lieu d'aller trouver ou sa mère ou sa sœur, et de leur dire sa mésaventure, Félicité s'imagina de faire un conte, et, poussant la croisée, elle se mit à poursuivre le chat qui dormait tranquillement sur un fauteuil; celui-ci s'enfuit, comme

bien vous croyez : on vint au bruit qu'elle faisait, et elle dit que le chat venait de se jeter sur l'oiseau et de l'emporter. Louise pleura sa pauvre petite bête, et regretta que son chat favori eût fait une pareille cruauté. « Ils étaient si bien ensemble ! ajouta-t-elle. Cependant on ne peut lui en vouloir, car la chasse est son métier naturel ; j'aurais dû le mettre en cage. C'est ma faute. » Et tout en disant cela, Louise essuyait les larmes que faisait couler la perte de son oiseau. Félicité les voyait avec peine, mais n'y pouvait rien, puisqu'il était envolé. Elle tâcha de consoler sa sœur, et y parvint assez ; de manière que lorsque le dîner sonna, si Louise n'eût pas eu l'habitude de porter son linot à table, où il était dressé à faire

mille gentillesses, on ne se serait peut-être pas aperçu de son chagrin; mais ce moment le renouvela, et elle parut chez sa mère les larmes aux yeux. Félicité raconta de nouveau le malheureux sort de l'oiseau. Madame de Miseri, malgré l'air assuré avec lequel sa fille parlait, crut démêler qu'il n'y avait pas une exacte vérité dans son récit; mais ce n'était pas le moment de s'éclaircir: elle ne lui répondit pas, adressa quelques mots à Louise pour l'engager à surmonter ce petit chagrin, et l'on passa à table. A peine le bruit des cuillers se fut-il fait entendre, que le linot, entrant par la fenêtre, vint se placer devant sa maîtresse comme à son ordinaire: Félicité rougit excessivement, et baissa les yeux; sa mère

lui lança un regard qui acheva de la déconcerter, et la honte lui arracha des larmes. Comme il y avait un étranger à table, Madame de Miseri ne dit rien qui pût ajouter à sa confusion. Louise, heureuse de retrouver son oiseau chéri, le caressa sans songer à demander à sa sœur comment il se faisait que l'oiseau, emporté par le chat, revînt par la fenêtre : mais, dès qu'on fut hors de table, la comtesse fit expliquer sa fille. Félicité se vit contrainte d'avouer qu'elle avait fait un conte. « Vous devriez être persuadée, par votre propre expérience, lui dit sa mère, que les mensonges se découvrent toujours, soit un peu plus tôt, soit un peu plus tard, et qu'ils accablent de confusion celui qui y a re-

cours. Vous serez privée du livre que je me promettais de vous donner demain, et vous garderez votre chambre toute cette après-dînée. » Félicité sentait qu'elle avait mérité cette punition, et s'y soumit sans murmure; mais sa mère perdit l'espérance de la corriger, ce qui lui inspira une profonde tristesse. Dieu eut pitié d'elle, et sut faire sortir du défaut même de sa fille un moyen de salut. Madame de Miseri avait acheté le livre qu'elle avait promis à Félicité, et l'avait mis dans une armoire vitrée où elle rassemblait les jolies choses qu'on lui avait données, et celles qu'elle achetait pour faire des cadeaux; la clef était sur cette armoire: Félicité voulut l'examiner, et, ouvrant avec précaution, elle prit le volume, mais

il était trop pesant, il lui échappa, et brisa, en tombant, une jolie montre d'émail que sa mère aimait beaucoup.

Toujours entraînée par la manie de cacher ses fautes, elle eut l'idée, pour ôter la connaissance de celle-ci, de découdre le coussin d'une chaise, et d'enfermer dedans tous les morceaux de la montre. Elle le fit en effet très adroitement, et en eut tout le temps, puisque, par pénitence, elle était seule. On ne s'aperçut de rien; mais au bout de quelques jours le crin du coussin se dérangea, et le hasard ou plutôt la Providence permit que Félicité en jouant sauta à genoux sur cette même chaise; alors elle fit un cri affreux. On vint à elle, elle ne pouvait se mouvoir, et sem-

blait clouée sur la chaise (ce qui n'était que trop vrai); tous les petits pivots, toutes les petites pièces qui étaient en acier fin, le verre, l'émail, tout cela avait percé et déchiré la soie et était entré, à travers le fourreau de mousseline, dans la peau de la malheureuse Félicité. On lui demandait ce qu'elle avait, mais comme elle se souvint alors de ce qu'elle avait mis dans une chaise, elle se douta de ce qui la faisait souffrir, et n'osait ni répondre ni se remuer. Cependant madame de Miseri, qui était accourue aux cris de sa fille, voyant qu'elle ne pouvait répondre, l'enleva de dessus la chaise fatale pour la déshabiller et voir ce qui la blessait. Au mouvement que fit la comtesse en la prenant, Félicité re-

doubla ses gémissemens; le sang dont la robe était couverte apprit bientôt à sa mère où était le mal; mais malgré plusieurs petits morceaux d'acier et de verre restés dans les plaies, madame de Miseri ne pouvait deviner comment cette enfant avait pu se blesser ainsi. Félicité seule pouvait le dire, et elle n'en avait nulle envie. La comtesse s'occupa d'abord de faire venir un médecin pour examiner les blessures de sa fille, en faire extraire les morceaux d'acier, ce qui fut très douloureux, et faire panser ses plaies; mais dès que tout cela fut achevé, elle voulut savoir comment cet accident était arrivé; elle interrogea ceux qui se trouvaient présens, et n'en pouvant obtenir aucun éclaircissement, elle visita les

chaises, et arriva enfin à celle qui avait causé l'accident; en appuyant sa main dessus elle se piqua, et remarquant les déchirures qui existaient déjà, elle la fit défaire entièrement, et y trouva les restes de sa montre. Qui les y avait mis, et pourquoi? c'était ce qui restait à expliquer. Mais madame de Miseri se douta à l'instant que c'était encore un tour de Félicité. Elle retourna près d'elle, et sut bientôt tout ce qui avait eu lieu. La pauvre malheureuse souffrait cruellement; une fièvre violente, occasionnée par la suppuration que des parcelles de verre restées dans les chairs rendaient inévitable, alarma un instant sa mère; on craignit même qu'elle ne restât boîteuse toute sa vie, un de ses genoux

surtout ayant été profondément coupé, elle fut trois semaines sans se lever; mais ces trois semaines de souffrances furent plus utiles à Félicité que tout ce qu'on avait employé jusqu'alors pour la corriger; elle se persuada enfin que c'est vainement qu'un enfant cache ses fautes ou déguise la vérité; que Dieu, qui a en horreur le mensonge, ne permet pas qu'il reste impuni, et que celui qui s'est soustrait aux remontrances paternelles, n'a fait que s'attirer un châtiment plus terrible de la part de la Providence; châtiment qu'elle ne manque jamais de lui infliger d'une manière ou d'une autre. Une fois bien pénétrée de cette vérité, Félicité fit de continuels efforts sur elle-même, et encouragée par l'exemple

de Louise qui, lorsqu'elle avait fait quelque faute, n'attendait pas que ses maîtres ou sa bonne s'en plaignissent à sa mère, mais venait elle-même les lui avouer; elle se corrigea, devint aussi estimable que sa sœur, et fut aimée comme elle. Son expérience la convainquit bientôt qu'elle ne devait pas regretter la peine qu'elle avait prise pour vaincre le honteux défaut qu'on lui reprochait; car pendant le temps où elle déguisait la vérité, sa vie se passait dans de continuelles alarmes; elle tremblait, à chaque mot qui se disait, qu'on n'eût découvert quelque fausseté; maintenant, en paix avec elle-même, elle jouissait d'être assez estimée pour qu'on ne doutât plus de ses

paroles. L'affection de ses parens faisait son bonheur, et elle ne la devait qu'aux efforts qu'elle avait faits pour acquérir cette aimable sincérité, qui est un des charmes de la jeunesse et son plus bel ornement.

LADISLAS ET GODEFROI,

OU

LA BIENFAISANCE UNIE A LA DÉLICATESSE.

Maman, je vous en prie, expliquez-moi ce que c'est que la délicatesse, disait la jeune Alexandra à madame de Quesnel sa mère. — Ma chère enfant, ce que vous me demandez est bien difficile, je vais cependant tâcher de vous faire comprendre ce que vous désirez savoir, mais ce sera plutôt par des exemples que par des mots, car ce sentiment si précieux, qui ajoute à toutes les

qualités un charme que lui seul peut donner, ce sentiment qui fait les délices de la vie est indéfinissable, il est inné dans l'âme d'une femme sensible, et doit être une des qualités indispensables à notre sexe.

Je vous ai déjà expliqué ce que c'était que la bienfaisance; eh bien, la délicatesse est ce sentiment qui double le prix du bienfait, en inspirant tous les ménagemens imaginables pour ne pas blesser celui qu'on oblige; c'est ce sentiment qui fait qu'on devine les besoins et qu'on les soulage, sans attendre une demande pénible pour celui qui est obligé de la faire. Mais je vais vous raconter une histoire qui vous fera sentir ceci mieux que je ne pourrais vous l'expliquer.

Ladislas était fils unique d'un père fort riche, mais si économe que tout autre que son fils aurait pu l'accuser d'avarice, ce que le respect et la tendresse filiale ne lui permettaient pas de faire, malgré la parcimonie avec laquelle il l'avait établi dans une maison voisine d'un collége où il pouvait faire ses classes et suivre ses cours *gratis*, ou du moins pour une faible rétribution. Ce père voulant cacher l'économie qu'il apportait dans l'éducation de son fils, l'avait logé chez une femme qui tenait une petite pension, et qui moyennant une très modique somme lui donnait une nourriture assez frugale. Ladislas, fort et bien portant, n'en souffrait pas ; appliqué à ses études, il avait peu de fantaisies ; cela lui épargnait

la peine de sentir qu'il aurait dû s'en priver. Il arriva cependant une circonstance qui lui fit regretter de n'avoir rien à sa disposition : un de ses camarades de collége plein d'ardeur pour l'étude et de disposition pour réussir, fut tout-à-coup privé des moyens de finir son éducation par la mort de son père, brave officier, qui n'avait que sa paye pour fournir aux besoins de sa femme et de son fils; en le perdant tout était fini pour le malheureux Godefroi, il devait prendre une profession qui pût le mettre en état de pourvoir à sa subsistance, car sa mère faible et souffrante ne pouvait rien pour lui; ce jeune homme inconsolable de la position de sa mère, ne songeait même pas à lui; la douleur de la mort

de son père, l'affliction de sa bonne mère, l'occupaient seules. Ladislas qui avait formé avec lui une liaison plus intime qu'avec ses autres camarades, s'informa avec un véritable intérêt du sujet de ses chagrins; il ne l'eût pas plutôt appris, qu'il se désola de n'être riche que de nom et de n'avoir rien à sa disposition. Cependant après avoir bien réfléchi, il pensa que si Godefroi voulait consentir à ce qu'il imaginait de lui proposer, il pourrait parvenir à lui être utile, mais il craignait le refus de ce jeune homme: « Écoute, lui dit-il, j'ai un projet en tête, il faut que tu m'aides à le mettre à exécution; donne-moi ta parole de ne pas me refuser. — Si ce projet n'a rien de repréhensible, tu ne peux douter

que je ne fasse tout ce qui dépendra de moi pour te servir. — Je te jure devant Dieu et sur l'honneur qu'il n'a rien de blâmable; à présent jure-moi de même, mon cher Godefroi, que tu feras ce que je te demanderai. — Je te le jure, répondit Godefroi, bien éloigné de penser qu'il fût question de lui, maintenant dis-moi ce que tu veux. — Ce que je veux, ce que tu ne peux plus me refuser à présent, c'est d'être mon frère; tu sais que mon père ne vient jamais ici, je ne dépends que de moi seul, tu coucheras avec moi, tu partageras mes repas; tu es de ma taille, les mêmes habits nous serviront, et le peu que mon père me donne pour mes menues dépenses sera pour acquitter les frais de collége : comme

cela tu pourras continuer tes études sans que personne se doute de la perte que tu as faite. — Non, mon ami, répondit Godefroi, je ne puis consentir à cela.... — Comment, interrompit Ladislas, n'ai-je pas ta parole, n'as-tu pas juré?... — Oui, mais en cas que ton projet n'eût rien de blâmable. — Et qu'y a-t-il de blâmable en ceci, je te prie? — De vivre à tes dépens quand je puis travailler pour fournir à mes besoins. — C'est une fausse délicatesse, mon ami; songe à ta mère, ce n'est qu'un mouvement d'orgueil qui te porte à refuser les secours d'un ami, et tu ne considères pas le chagrin que ta mère éprouvera de te voir quitter des cours qui doivent te donner les moyens de remplir une place hono-

rable et qui assurerait à sa vieillesse un avenir heureux !.... Oublie-toi maintenant, ne pense qu'à elle, et n'afflige pas ton ami par un refus; d'ailleurs songe que tu l'as juré devant Dieu et sur l'honneur, et que ton excuse n'est point admissible.

Godefroi résistait encore, mais la chaleur de Ladislas, son amitié, surent vaincre les obstacles que sa délicatesse apportait au projet de son ami; il accepta. De ce moment Ladislas devint le plus heureux des mortels; il sentait le délicieux plaisir de rendre un véritable service à un être qui en était digne sous tous les rapports; car Godefroi, animé par le double motif de mériter les sacrifices que son ami s'imposait continuellement pour lui, et de se mettre

en état d'occuper une place lucrative et honorable, faisait des prodiges. Il se distinguait par des progrès étonnans autant que par sa conduite irréprochable. Pendant quatre années que durèrent les études, Ladislas se soumit à la plus grande frugalité, pour que Godefroi pût être nourri avec lui, car dès que son ami eût accepté sa proposition, Ladislas fut trouver son hôtesse, et lui demanda, si en ne lui donnant pas de vin et seulement de gros légumes et du pain, elle consentirait à admettre avec lui une seconde personne à sa table; cette femme, qui était honnête, voulut se faire expliquer ce dont il s'agissait. Ladislas y consentit avec peine, mais voyant qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour

la déterminer que de lui parler franchement, il lui confia le tout sous le sceau du secret (elle l'observa avec fidélité). Sensible à la position de Godefroi, et à la bonne action de Ladislas, elle entra dans les vues du dernier en se prêtant à ce qu'il lui demandait. Ce fut donc aux dépens de sa propre subsistance que Ladislas pourvut pendant ces quatre années à celle de son ami; mais aussi quel fut son bonheur quand, au bout de ce temps, ayant obtenu à chaque examen de l'Université, les grands prix, et enfin le prix d'honneur, il fut nommé tout d'une voix à une place qui assura à jamais son existence et celle de sa mère. Godefroi, en recevant cette honorable récompense de ses travaux, se précipita

dans les bras de son ami, et dans l'ivresse de sa joie, apprit à tous ceux qui étaient présens la noble conduite de Ladislas. Chacun loua avec enthousiasme une bienfaisance soutenue avec la délicatesse la plus minutieuse, car pendant tout ce temps jamais la plus légère parole qui eût pu faire sentir à Godefroi qu'il lui avait obligation, ne sortit des lèvres de Ladislas. En les voyant ensemble, si on eût pu deviner que l'un rendait service à l'autre, on aurait plutôt pu soupçonner que Ladislas était l'obligé, tant il avait soin de ménager son ami.

Voilà, mon enfant, ce que c'est que la délicatesse ; car on peut encore rendre service, et ne pas savoir ménager l'amour-propre de

ceux qu'on oblige, on n'en est pas moins bienfaisant, mais on ôte à cette vertu son charme le plus puissant, on se prive de sa plus douce récompense, l'attachement et la reconnaissance de ceux qu'on oblige. Souvent, en humiliant ceux à qui on tend une main secourable, on leur fait tant de peine, on blesse si profondément leur âme, que la reconnaissance en est altérée, et que celui qui a reçu le bienfait s'imagine l'avoir acheté assez par les souffrances qu'on lui a fait endurer ; et le front qui s'est vu forcé de rougir de honte ou d'indignation, ne peut plus se colorer par la douce émotion que lui aurait fait éprouver la gratitude : « Ah ! maman, interrompit Alexandra, vous m'appren-

drez à ne pas blesser en obligeant, car je sens que j'aurais bien du plaisir à rendre service et à être aimée comme Godefroi aimait sans doute Ladislas. — Oui, ma fille, je tâcherai de te préserver du malheur de faire des ingrats, car c'est presque toujours l'orgueil des bienfaiteurs qui produit ce vice détestable que rien ne peut excuser. » Mais il faut que je te finisse l'histoire de Ladislas. L'amitié, la reconnaissance de Godefroi étaient si vives, qu'il se plaisait à publier partout ce qu'il devait à son ami. Une action si touchante et prolongée avec autant de constance, donna l'idée la plus avantageuse de Ladislas : bientôt il fut appelé par l'estime générale à des fonctions bien au dessus de son âge, il s'y

distingua par la même noblesse de sentimens qui s'était annoncée dans son enfance. Le bien qu'il fit ajouta encore à la bonne opinion qu'on avait de lui; il fut entouré toute sa vie d'amis vrais et sincères; il éprouva que le plus parfait bonheur naît de la bienfaisance, et que lorsqu'elle s'unit à la délicatesse et à la modestie, elle est à l'abri de l'envie, qui ordinairement s'attache aux vertus et au mérite pour les dénigrer, car rien ne troubla son heureuse existence, qui fut embellie par tout ce que l'estime, la considération et l'attachement peuvent avoir de plus flatteur.

JULIE D'ORSANGE,

OU

L'HEUREUX STRATAGÊME.

La comtesse de Saint-Flour avait pour amie intime la marquise d'Orsange. Ces deux dames avaient eu le malheur de devenir veuves à-peu-près dans le même temps, et leur infortune avait encore resserré les liens de la tendre affection qui les unissait. Souvent elles avaient regretté que l'une d'elles n'eût pas eu un fils à donner pour époux à la fille

de son amie, afin de ne faire qu'une seule famille qui jamais ne se fût séparée; mais le ciel en avait autrement disposé : deux filles étaient leur unique bien. Julie d'Orsange était pour Agathe de Saint-Flour ce que leurs mères étaient l'une à l'autre. A-peu-près du même âge, élevées chacune par une mère tendre et éclairée, douées des qualités les plus essentielles, ces deux jeunes personnes faisaient le bonheur de leurs familles. Cependant un défaut obscurcissait la bonté naturelle d'Agathe : en vain madame de Saint-Flour avait représenté à sa fille combien il déparait tout ce qu'elle faisait, elle ne s'en apercevait pas, et la hauteur était tellement inhérente à son caractère, qu'elle se glissait

dans toutes ses actions, dans toutes ses paroles, et pour ainsi dire dans toutes ses pensées, sans qu'elle le remarquât. Julie qui avait, au contraire, une sensibilité si délicate, qu'elle devinait toujours ce qui pouvait être agréable, et évitait tout ce qui aurait pu blesser, ne pouvait, sans souffrir, entendre Agathe s'exprimer sans ces ménagemens qui adoucissent les relations intérieures, et rendent moins pénibles les soins domestiques. Elle avait plusieurs fois tenté d'expliquer à Agathe tout ce qu'elle éprouvait lorsqu'elle lui voyait faire une action généreuse de manière à s'aliéner les cœurs au lieu de se les concilier; mais Agathe ne pouvait comprendre qu'on eût besoin de mettre des formes pour obli-

ger quelqu'un, l'essentiel lui paraissait être de rendre service, et non de le faire avec ces soins délicats dont elle ne connaissait pas le prix ; car jamais elle n'avait senti le malheur!... Julie, sans l'avoir éprouvé, le devinait, et pourtant Agathe était aussi bonne, aussi bienfaisante que Julie; mais une idée confuse de supériorité de naissance, de rang, de fortune, avait donné à toutes ses manières une teinte de hauteur qui, sans nuire à la politesse qu'une jeune personne bien élevée a toujours avec tout le monde, donnait à son ton, à ses manières, quelque chose de glacé qui affligeait ceux qui se trouvaient en rapport avec elle.

Julie entreprit de la corriger; mais comme toutes ses observations

avaient été sans succès jusqu'à ce jour, la sensible Julie, pour parvenir à son but, imagina un stratagême qui, en lui montrant son défaut avec un peu d'exagération, lui en ferait sentir enfin tout l'inconvénient. D'abord elle cessa de rien reprendre dans les manières d'Agathe; ensuite peu à peu elle l'imita; et bientôt après elle en vint à montrer plus de hauteur dans son ton et ses manières qu'Agathe n'en mettait elle-même.

Un jour qu'elle était avec son amie, une femme d'une mise propre, mais qui annonçait l'infortune, s'approcha timidement des deux jeunes personnes qui précédaient leurs mères de quelques pas, et sans oser leur parler, les regarda d'une manière à-la-fois suppliante et embarrassée.

Que nous veut cette femme? dit aussitôt Julie d'un ton sec. — Sans doute quelqu'aumône, répondit Agathe. — Eh! bien, pourquoi ne parle-t-elle pas, reprit Julie? ne faut-il pas qu'on la devine? en vérité, ces gens-là sont singuliers; en achevant ces mots, elle ouvrit sa bourse, et prenant un écu de six francs elle le donna froidement à la femme, qui le prit en rougissant; elle paraissait vouloir parler, mais l'air indifférent de Julie semblait arrêter les paroles qui venaient expirer sur ses lèvres. Pourquoi ne pas s'informer de ce que veut cette femme? dit Agathe à son amie. — A quoi bon? ne lui avons-nous pas donné un secours qui doit surpasser ses espérances? — Sans doute, reprit Agathe, cepen-

dant elle n'avait pas l'air content. — Je n'y ai pas fait attention, répondit Julie : donner est un devoir dont il faut s'acquitter autant qu'il est possible ; quand on l'a rempli, on a fait tout ce qui est nécessaire. » Agathe regarda son amie d'un air surpris, sans répondre un seul mot, ne sachant si Julie raillait, ou si en effet elle pensait ce qu'elle disait : tout ce raisonnement, dans la bouche de Julie, lui parut singulier. Mesdames de Saint-Flour et d'Orsange, qui avaient vu la jeune femme s'approcher de leurs filles, et avaient remarqué avec étonnement qu'elles ne lui avaient pas adressé un seul mot, dirigèrent leurs pas du côté de cette infortunée, et l'interrogèrent sur sa position et sur ce que leurs enfans

avaient fait pour elle. « Hélas ! répondit la jeune femme, ces demoiselles ont deviné que j'étais assez malheureuse pour avoir besoin de secours, et elles m'ont..... donné !..... mais ce n'était pas cela que j'aurais souhaité, la confusion m'a seule empêchée de refuser leur bienfait; j'en désirais un plus grand et moins humiliant, je n'ai pas eu la force de m'exprimer. — Vous avez eu tort, interrompit madame d'Orsange; mais que vouliez-vous leur demander? — Du travail, Madame, quel qu'il soit; je puis faire tous les ouvrages d'aiguille, et n'ai pu trouver, depuis un mois, aucun moyen d'utiliser mon temps. Ma mère est malade, je suis veuve, et deux petits enfans languissent de besoin;

malgré tout ce que je puis faire pour tâcher de les soutenir par mon travail, il est insuffisant à cause de la modicité des prix que les marchands donnent à ceux qu'ils font travailler; demeurant dans votre quartier, Mesdames, je savais combien mademoiselle d'Orsange était bienfaisante, avec quelle bonté elle accueillait les malheureux, et j'avais résolu de m'adresser à elle pour la supplier de me faire faire quelques broderies ou quelqu'autre ouvrage.... mais.... la manière dont elle a interprété mon abord m'a ôté la faculté de m'expliquer, je n'ai osé ni refuser ce qu'elle daignait m'offrir, ni lui adresser ma demande. Pardonnez, Mesdames, si j'ai abusé de votre patience en vous entretenant de mes peines

et de mes espérances....—Non, non, interrompit madame d'Orsange, venez demain matin chez moi, et s'il ne vous faut que du travail pour vous tirer de peine, croyez que vos maux sont finis.—Ah! Madame, que ne vous devrai-je pas!...» et des larmes de reconnaissance remplissaient les yeux de la jeune infortunée. Madame de Saint-Flour lui adressa aussi quelques mots d'encouragement, et ces dames continuèrent leur promenade en doublant le pas pour rejoindre leurs enfans, qui tout en causant s'étaient éloignés sans s'apercevoir que leurs mères s'étaient arrêtées. Madame d'Orsange connaissait trop bien la sensibilité de Julie pour ne pas soupçonner qu'elle avait eu quelque raison pour se mon-

trer, en cette occasion, si différente d'elle-même; elle craignit qu'un excès d'indulgence pour Agathe ne fût la cause de cette apparente indifférence, et se promit d'en causer avec sa fille, afin de l'éclairer sur le danger qu'il y aurait à flatter les défauts de sa compagne, en manquant à ses douces habitudes de bienfaisance. Madame de Saint-Flour partageait les craintes de son amie, et n'aurait pas voulu que l'attachement de Julie pour sa fille détruisît la plus aimable des qualités de cette jeune personne; ce fut en s'entretenant sur ce sujet que ces deux dames arrivèrent jusqu'à leurs enfans; elles ne leur parlèrent cependant pas dans cet instant de ce qui les avait occupées.

La Marquise voulait être seule avec

Julie pour l'entretenir sans contrainte; la promenade s'acheva donc au grand contentement de tous, car Agathe, dont la hauteur tenait plutôt à un vice de caractère qu'à l'orgueil ou à la dureté du cœur, avait été frappée désagréablement du ton de son amie, et réfléchissait pour la première fois sur l'impression qu'il devait produire; elle faisait un retour sur elle-même, et ne pouvait s'empêcher de voir clairement que Julie n'avait fait qu'imiter la manière habituelle avec laquelle elle agissait avec tous ses inférieurs. Mais Julie l'avait-elle fait pour se moquer d'elle, ou l'avait-elle fait naturellement? C'était ce qu'Agathe ne pouvait décider et ce qui l'occupait le plus.

Dès que madame d'Orsange se trouva seule avec sa fille elle lui parla de la pauvre femme, et Julie se justifia en faisant part à sa mère du projet qu'elle avait formé pour essayer de corriger Agathe. « Je connais cette femme de vue, ajouta Julie, et je m'étais promis de la faire chercher aussitôt que nous serions de retour afin de m'informer plus particulièrement de sa situation. » La Marquise embrassa sa fille et approuva le désir qu'elle ressentait de débarrasser son amie d'un défaut qui nuisait à ses bonnes qualités et à l'attachement qu'on lui portait ; mais elle lui reprocha de ne l'avoir pas mise d'abord dans sa confidence. Julie s'avoua coupable, et obtint son pardon, en promettant toutefois de

communiquer à l'avenir toutes ses pensées à sa mère, et de ne plus rien entreprendre sans l'avoir consultée. La pauvre femme fut employée comme madame d'Orsange le lui avait promis, et Julie se conduisit avec elle de manière à lui faire oublier le moment de peine qu'elle lui avait causé. La Marquise se hâta de communiquer à son amie le projet de Julie, et la Comtesse exprima vivement à cette charmante enfant combien elle était touchée de la preuve d'amitié qu'elle donnait à sa fille, en se résignant à donner de son caractère une opinion défavorable, et en se contraignant pour cacher sa délicate sensibilité sous le masque rebutant de la hauteur, afin d'en montrer à Agathe

toute la difformité. Le secret resta renfermé entre ces trois personnes, et chacun s'étonnait du changement qui était survenu dans le caractère de Julie; on en parla devant Agathe qui sentit la justesse des reproches dont la conduite de son amie était l'objet : tant il est vrai, que malgré la plus tendre amitié, nous sommes meilleurs juges dans la cause des autres que dans la nôtre. Madame de Saint-Flour accoutumée à lire dans l'âme de sa fille, voyait l'effet qu'y produisait le stratagème de Julie, et l'encourageait à soutenir son généreux sacrifice, par l'espérance de voir bientôt Agathe telle qu'on la désirait. Julie ne laissait échapper aucune occasion de lui offrir des exemples capables de lui faire détes-

ter son propre caractère, en le lui montrant dans un autre. Un matin donc, pendant qu'Agathe était chez elle, sa femme de chambre qui essuyait des porcelaines qui paraient sa petite table à thé, laissa tomber une des tasses qu'elle tenait: « Bon Dieu! qu'avez-vous fait, Lise, dit aussitôt Julie en se retournant vivement? quand on est mal-adroite on ne devrait rien toucher.

— Je suis désolée de cet accident, reprit Lise; je ne sais comment cela s'est fait; mais Mademoiselle sait bien que pareille chose m'arrive rarement. —C'est toujours trop souvent.—Mademoiselle m'excusera, et je tâcherai de réparer ce malheur. — C'est ce que je ne vous demande pas; des gens comme vous n'ont pas le moyen

de dépenser ainsi le peu qu'ils ont ; gardez votre argent et ne cassez pas ce qui m'appartient. — Ah ! Mademoiselle, s'écria la pauvre Lise en fondant en larmes, vous êtes toujours aussi généreuse, mais à présent vos bienfaits!!!!! — Eh bien! que voulez-vous dire, je vous prie, répondit Julie avec ce ton froid et calme qui exprime si bien le sentiment de supériorité de celle qui l'emploie, que puis-je faire de plus que de vous dispenser de remplacer un objet cher et presque ruineux pour vous ? — Autrefois Mademoiselle n'eût pas fait cette question! — Je crois que vous avez perdu la tête, reprit Julie avec plus de hauteur; allez recouvrer vos sens dans votre chambre, et laissez-moi en repos.

La pauvre Lise se retira toute confuse, et Agathe ne put s'empêcher de dire à Julie : « Tu as désolé cette malheureuse fille. — Ce n'est pas ma faute si elle a été mal-adroite; ne fallait-il pas que je la remerciasse d'avoir cassé ma tasse, et n'ai-je pas fait assez en lui ôtant la crainte qu'elle devait avoir d'être obligée d'en acheter une autre? — Je conviens que c'est une bonté de ta part, repartit Agathe, mais tu le lui as dit d'une manière si peu agréable. — Eh! qu'est-ce que cela fait, l'essentiel est de lui avoir épargné cette dépense. — Peut-être bien que non, répondit Agathe, qui avait bien senti ce que les paroles de Julie avaient eu de dur, et ce que la femme de chambre n'avait pas osé achever, mais qu'elle avait

fait entendre ; je vois qu'il peut être vrai que la manière de faire les choses en change absolument la nature, et qu'il est telle circonstance où un service peut devenir un outrage. » A ces mots, Julie fut sur le point d'embrasser son amie, et de lui avouer que son but avait été de l'amener à faire cette réflexion ; mais elle se retint et se contenta de sourire en levant les épaules, comme si ce raisonnement lui eût fait pitié ; mais dès qu'Agathe fut remontée chez sa mère, Julie fut trouver la sienne, à qui elle raconta ce qui venait de se passer ; la marquise félicita sa fille sur le succès de sa feinte. Cependant la pauvre Julie était désolée d'avoir affligé Lise et de ne pouvoir la consoler ; depuis son enfance cette femme

la servait et était accoutumée à être plutôt excusée que grondée dans une circonstance semblable à celle du matin. Le ton dont sa jeune maîtresse lui avait parlé était si nouveau pour elle, qu'il l'avait profondément blessée. Madame d'Orsange se chargea de voir cette femme, et sans s'expliquer entièrement, de la rassurer sur les sentimens de sa fille. Julie, tranquillisée par cette promesse, embrassa tendrement sa mère, et goûta la satisfaction que lui faisait éprouver l'espérance de voir Agathe corrigée de la hauteur qui gâtait son noble caractère. Madame de St.-Flour partageait en ce même instant l'espérance de ses amies. Agathe, retournée près d'elle, lui avait fait part de ses nouvelles idées et des scrupules qui s'éle-

vaient dans son âme au sujet de son amie. « Il est bien vrai, dit-elle à sa mère, que Julie n'était pas comme cela autrefois; c'est moi qui lui ai persuadé que toutes ces manières, toutes ces formes de politesse étaient inutiles; je le croyais en effet; il me semblait que pourvu qu'un service fût rendu, il importait peu de quelle façon on s'y prenait pour le rendre; je suis bien désabusée maintenant de cette fausse idée; je vois que, même dans les classes inférieures, on peut faire une peine réelle en obligeant sans ces formes que je croyais inutiles; je me reproche d'avoir donné à Julie un défaut qu'elle n'avait pas, et cependant je n'ai pas le courage de revenir sur ce que je lui ai dit tant de fois; je n'ose lui dire ce que je

pense, de peur de passer pour une girouette, qui dit aujourd'hui d'une façon, et demain d'une autre. — Ma chère enfant, voilà ce qui s'appelle une mauvaise honte; c'est l'amour-propre qui en est ordinairement la source; il faut la surmonter, et à la première occasion avouer tout franchement à votre amie ce qui se passe en vous, lui faire part de vos nouvelles idées, et la rappeler à ses anciennes habitudes, qui étaient bien plus aimables que celles qu'elle a prises de vous; je vous dirai même que c'est un devoir de conscience, car tout ce qui peut faire souffrir le prochain blesse la charité, et par cela même doit déplaire à Dieu. Ainsi, ma fille, je vous engage à faire céder tout autre sentiment à cette impor-

tante considération, qui doit être d'un grand poids pour vous. — Ah! certes, chère maman, interrompit Agathe, et je vous promets que la première fois que l'occasion s'en présentera je ne la laisserai pas échapper; j'en profiterai pour tâcher de réparer le mal que j'ai fait à Julie sans m'en douter. — A merveille, chère amie, dit la Comtesse, persévère dans ta bonne résolution, et rien ne manquera plus à mon bonheur.» Agathe se pressa tendrement contre le sein de sa mère, et prit de nouvelles forces, dans ses douces caresses, pour vaincre son amour-propre, et peut-être un reste de hauteur que l'habitude laissait encore subsister dans ses manières envers celles qui la servaient. Son changement

charma tout ce qui l'entourait; on lui montra un zèle plus tendre, plus respectueux peut-être, que lorsque sa hauteur marquait la distance qui devait exister entre elle et celles qui l'approchaient; elle le remarqua et sentit plus que jamais que, pour être véritablement grand, il faut posséder une âme élevée par ses vertus; que les sentimens délicats, généreux, en montrent la noblesse; que la bonté fait adorer, et que la hauteur, l'orgueil, la dureté, rabaissent et font détester. De ce moment elle devint aussi ingénieuse à ménager la sensibilité de tout ce qui l'entourait, qu'elle l'avait été peu autrefois. Julie jouissait de son ouvrage, mais ne voulait laisser tomber son masque qu'au moment où Agathe viendrait

le lui arracher en lui faisant l'aveu de ses anciennes erreurs ; elle cherchait à lui en fournir l'occasion, elle ne tarda pas à se présenter.

Julie venait de terminer un joli tabouret en tapisserie qu'elle se faisait un plaisir d'offrir à sa mère ; elle désirait qu'il fût monté tout de suite, et chargea un domestique de faire venir le tapissier, afin qu'elle pût lui expliquer comment elle le voulait; celui-ci vint, reçut les ordres de Julie, mais lui dit qu'il ne pouvait pas faire ce petit ouvrage avant quatre jours. « Je le veux pour après-demain, reprit Julie, et si vous ne pouvez pas le faire, je le donnerai à un autre.— Mademoiselle est bien la maîtresse, répondit le tapissier; mais il y a vingt ans que je travaille pour madame la

Marquise, et si je ne promets pas à Mademoiselle de le livrer plus tôt, c'est que cela n'est pas possible. — Avec de l'argent on peut tout ce que l'on veut à Paris. Je n'ai pas marchandé avec vous pour le prix; faites-moi payer ce qui vous conviendra, mais donnez-le pour le jour que je vous désigne.—Si Mademoiselle veut une forme carrée au lieu de celle ovale qu'elle a demandée, je le pourrais peut-être en faisant passer la nuit.— Je le veux tel que je vous l'ai expliqué, et pour après-demain matin sans faute. — Mademoiselle, il faut que je fasse faire le bois exprès; on n'en trouve pas de tout fait comme vous le voulez.—Je n'entre pas dans tous ces détails, cela ne me regarde pas, reprit Julie avec hauteur, c'est

votre affaire et non la mienne. Deux mots suffisent : voulez-vous le faire? je vais vous le donner ; ne le voulez-vous pas? je le donnerai à un autre qui connaîtra mieux ses intérêts. Que décidez-vous? — Que Mademoiselle fera comme elle voudra; mais que je ne puis m'engager à finir cet ouvrage pour après-demain. — Cela suffit, je le donnerai à un autre. — Mais, ma chère amie, observa Agathe timidement, en regardant le tapissier qui avait l'air peiné du ton de Julie, si tu veux absolument l'avoir pour après-demain, que ne choisis-tu une autre forme dont Monsieur puisse trouver le bois? — Je n'entends rien à tout cela. Il y a assez de tapissiers à Paris; si ce n'est pas celui-ci, ce sera un autre: qu'est-ce que cela fait? — Cela

fait, Mademoiselle, reprit le marchand, piqué de son ton impérieux, cela fait que l'on n'est pas servi avec le zèle, l'affection, le soin, et même la probité que la condescendance et la bonté concilient toujours à ceux qui veulent bien en faire usage avec les ouvriers qu'ils font travailler; cela fait que l'honnête homme humilié dédaigne l'argent de celui qui se croit autorisé, par son rang ou son opulence, à le traiter avec hauteur. »

En achevant ces mots, le tapissier salua et sortit de la chambre sans attendre la réponse de Julie, qui était tout interdite de la réplique du tapissier. Agathe, confondue, baissait les yeux; cependant elle fit un effort sur elle-même, et se jetant au

cou de Julie, elle lui demanda mille fois pardon de la peine qu'elle ressentait en ce moment, s'accusant d'être cause de ses manières hautaines, tant par le mauvais exemple qu'elle lui avait donné, que par les fausses idées qu'elle s'était efforcée de lui faire adopter. Julie lui laissa tout dire; elle lui laissa développer les nouvelles idées que la conduite qu'elle avait pris à tâche de suivre avait fait naître en elle. Quand Agathe lui eut eu bien exposé tous les sentimens qu'on avait tant désiré lui voir, son amie l'embrassa tendrement, en lui demandant pardon à son tour du stratagême qu'elle avait employé pour l'amener à se juger elle-même, et lui avoua que le prétendu changement qu'elle avait re-

marqué dans son caractère, n'était qu'une feinte qui lui avait beaucoup coûté. Agathe, émue d'une semblable preuve d'amitié, ne put témoigner que par ses larmes combien elle y était sensible; elle serra Julie dans ses bras, et cette expression muette n'en était pas moins éloquente; enfin elle retrouva la faculté de s'exprimer. « Eh quoi! ma chère Julie, tu as pu te résoudre à te faire détester, humilier, à cause de moi!.. pour moi, pour m'éclairer sur ce défaut dont je ne pouvais comprendre l'importance! — Oui, mon amie. Que ne ferais-je pas pour toi! Ne suis-je pas bien payée de tout ce qu'il a pu m'en coûter pour t'amener à sentir que la hauteur dépare le plus beau caractère, tandis que la délicatesse

et la bonté le rendent plus touchant? Il ne te manquait que cette précieuse qualité; tu l'as acquise. — Oui, mais à tes dépens. Que ne te dois-je pas! Oh! ma Julie, comment réparer le tort que ce généreux dévouement a pu te faire dans l'opinion! Oh! que je voudrais pouvoir dire à tout le monde que c'était une feinte! J'irai trouver tous ceux qui ont eu à se plaindre de toi, à commencer par ce tapissier. — Nous irons ensemble lui porter mon tabouret, mais à condition que tu me laisseras faire, et ne diras pas un mot; je ne veux pas que tu t'accuses de rien du tout, je te le demande en grâce. Je me suis déjà réconciliée avec ceux que j'ai été forcée d'affliger; je m'arrangerai encore avec celui-ci: ma feinte hau-

teur, en disparaissant promptement, ne laissera aucune trace dans l'esprit de ceux envers qui j'en ai affecté. Maintenant, toi, ma chère Agathe, mets à profit l'expérience que je t'ai fournie; évite tout ce que tu as vu de répréhensible en moi, et que désormais notre unique étude soit d'adoucir les peines en les soulageant, d'épargner à tout ce qui nous est inférieur le sentiment de la dépendance ou de la supériorité; enfin, que le bonheur des autres compose le nôtre propre, et nous ferons la félicité de nos bonnes mères, qui nous chérissent avec une si grande tendresse. — Oui, ma chère Julie, je te le promets. Sois mon guide; je suivrai tes traces, je me conformerai à tout ce qu'il te plaira de me pres-

crire : une amie véritable n'est pas seulement un trésor, c'est un génie tutélaire, c'est un don du ciel, un bien inappréciable.— Laisse ton enthousiasme, ma chère Agathe ; j'ai rempli une tâche bien douce, si j'ai contribué à ton bonheur. Venons chez ma mère. — Ah ! oui, il faut la désabuser. — Crois-tu donc que j'aurais pu l'affliger si long-temps par l'apparence d'un défaut aussi grave ? Non, ma bonne amie ; elle était dans ma confidence. Je t'aime bien ; mais ma tendre mère est ma première affection, ma première amie. — Et elle a consenti à te voir sacrifier ton beau caractère à l'opinion ? — Ta mère n'est-elle pas son amie ? n'es-tu pas sa fille d'adoption ? —Que vous êtes bonnes toutes deux !

Et ma mère?—Elle sait tout.—Combien elle doit t'aimer, ma Julie! Elle connaît mes sentimens; je te les cachais par la honte de démentir ce que je t'avais répété tant de fois.—Je le sais, et c'est pour t'en punir que l'on a voulu que je continuasse à feindre jusqu'à ton aveu; on le regardait comme la preuve nécessaire et certaine que tu serais entièrement corrigée. — Chère amie, qu'il m'est doux de t'avoir cette obligation! » En achevant ces mots, les deux jeunes personnes se prirent sous le bras, et passèrent chez madame d'Orsange, où madame de Saint-Flour était descendue. La comtesse remercia tendrement l'aimable et bonne Julie de l'heureux succès du stratagême que l'amitié lui avait inspiré;

elle félicita sa fille en lui exprimant combien elle était satisfaite de la voir telle qu'elle la désirait depuis long-temps. Agathe, transportée de reconnaissance, répétait sans cesse qu'une amie comme Julie était un don du ciel, et que c'était à Dieu seul qu'il fallait s'adresser pour obtenir de sa munificence un semblable bienfait.

AMÉLINE,

OU

LA DÉSOBÉISSANCE.

MADAME la marquise d'Albincourt avait seize ans, lorsqu'elle devint mère d'une jolie petite fille; ce bonheur vint mettre le comble à la félicité dont elle jouissait. Son mari, aussi jeune qu'elle (en proportion), était quelquefois éloigné de sa femme par des affaires; mais à son retour, c'était au berceau de leur enfant qu'ils goûtaient la plus vive, la plus

pure de toutes les affections, la tendresse paternelle. L'un et l'autre formaient mille projets pour le bonheur de cette intéressante petite créature; et, sans s'en douter, ils prenaient le chemin opposé à celui qui pouvait les conduire à ce but désiré. Améline avait à peine ouvert les yeux, que déjà on épiait dans son regard incertain quelque signe de volonté. Bientôt sa petite intelligence se développant, elle connut son empire et en abusa. Il n'y avait pas un enfant plus capricieux, ni plus exigeant. Ses parens riaient de ses fantaisies, et regardaient comme des gentillesses les petites impatiences par lesquelles elle savait se faire obéir; on se récriait sur son esprit avant qu'elle sût parler. Enfin on

admirait en elle tout ce qu'on eût dû corriger, tout ce qu'il eût été si facile alors de faire disparaître, et qui causa par la suite autant de chagrin aux parens que de peines et de souffrances à l'enfant.

Améline grandit ainsi au milieu des louanges et de la tendresse de ses parens qui seuls l'aimaient; car bien qu'elle ne fût pas méchante, elle avait un tel esprit de désobéissance qu'elle faisait constamment le contraire de ce qu'on lui demandait, et causait continuellement des chagrins à tous ceux qui l'entouraient. Sa mère, qui ne voulait pas la punir, et se trouvait cependant obligée de lui faire faire quelque chose, prenait le parti de lui défendre ce qu'elle désirait lui faire faire. Voulait-elle qu'elle

lui? elle lui disait, Améline, je te défends de prendre ce livre et d'épeler; aussitôt l'enfant s'emparait du livre, et se mettait à lire ou plutôt à crier ses lettres jusqu'à ce qu'elle fût lasse. La marquise enchantée de son stratagême, s'applaudissait du succès, et ne voyait pas qu'elle donnait ainsi à son enfant le défaut le plus opposé à son bonheur : car c'est en vain que les éloges et la flatterie voudraient déguiser aux femmes qu'elles sont nées pour obéir, dans quelque rang que la Providence les ait placées, c'est le sort de toute leur vie; c'est à elles à se rendre l'obéissance facile, en acquérant un caractère doux. C'est par la bonté, la douceur, qu'elles inspirent la confiance et l'estime; c'est par elles qu'elles ar-

rivent à régner sur ceux à qui elles sont soumises.

Madame d'Albincourt, trop jeune pour réfléchir sur les conséquences qui devaient résulter de sa faiblesse pour sa fille, suivait la seule idée qui l'eût frappée : c'était qu'il fallait que les enfans fussent libres et heureux. D'après cette maxime, Améline ne faisait rien de tout le jour, parce qu'il ne lui plaisait pas de faire ce qu'on désirait. Comme elle habitait Paris, elle ne pouvait pas continuellement courir, et s'ennuyait les trois quarts de la matinée qu'elle passait à se traîner de fauteuil en fauteuil, à grimper sur les tables d'où elle tombait souvent, parce qu'elle n'avait pas écouté lorsqu'on l'avait prévenue que la chaise était mal posée,

ou la table peu solide; enfin, après avoir pleuré, crié, tourmenté tout le monde, elle finissait ordinairement par bâiller et s'endormir. La marquise ne pouvait se dissimuler que sa fille n'était pas ce qu'elle désirait; mais comment faire pour ne pas troubler le bonheur dont l'enfance doit jouir, et l'occuper à des choses qui lui déplaisent, disait-elle à son mari? Dès que je lui montre l'envie de lui faire apprendre quelque chose, elle s'y refuse; si j'insiste, elle prend de l'humeur, elle pleure, je n'ose pas employer l'autorité, car « l'enfant » doit être libre, il ne faut le con- » traindre en rien. » — Non, ma chère, gardez-vous en bien, répondait le marquis; tranquillisez-vous, cela viendra, elle est encore si jeune!

Sans doute elle était jeune, mais la désobéissance dangereuse, préjudiciable au bonheur des enfans de tous les âges, l'est encore plus dans l'enfance que plus tard, parce que dans ses premières années, privé de force et d'adresse, l'enfant l'est encore de prévoyance; il ne connaît pas les dangers dont il est sans cesse environné, et ne peut les éviter qu'en obéissant à ceux qui sont préposés par Dieu même pour les en préserver : ces personnes sont leurs père et mère, ou ceux qui les remplacent, comme les gouverneurs ou gouvernantes, les maîtres, etc., etc. Améline et ses parens en firent bientôt la triste expérience, et déplorèrent trop tard la fausseté du système qu'ils avaient suivi.

On était aux premiers jours du printemps, un soleil brillant invitait à la promenade. La marquise demande à sa fille si elle veut venir à la campagne. Elle accepte avec empressement ; on monte en voiture avec mademoiselle d'Armigny, souffre-douleur plutôt que gouvernante de la jeune Améline. On arrive à Neuilly, où madame d'Albincourt avait une maison charmante avec un jardin délicieux qui s'étendait jusqu'au bord de la Seine; un gazon magnifique allait en pente jusqu'à la rivière qui, en le baignant, le rendait plus vert et plus beau. Après plusieurs tours de promenade, on revint à la maison pour faire un second déjeûner que l'exercice avait rendu nécessaire. Améline mangea

beaucoup, but également, malgré les avis répétés de mademoiselle d'Armigny, et ne s'en trouva pas plus raisonnable à la fin du repas. Pendant qu'on était à table, il passa un nuage qui donna une forte pluie, mais elle dura peu. Améline voyant de nouveau briller le soleil, voulut sortir encore; madame d'Albincourt l'engagea à n'en rien faire, lui objectant que les chemins seraient gâtés par la pluie, les gazons humides; rien ne put l'arrêter. La marquise voulait au moins rester, et que sa gouvernante l'accompagnât; heureusement pour cette dernière, l'impérieuse petite fille exigea que sa mère vînt, et celle-ci la suivit. Tant qu'il plut à l'enfant de rester dans les allées sablées, il n'y

avait que l'inconvénient d'avoir les pieds mouillés; mais bientôt attirée par la beauté du gazon brillant encore des gouttes d'eau qui s'étaient arrêtées à l'extrémité des brins d'herbes les plus élevés, l'indocile petite fille se mit à traverser en courant le tapis qui conduisait à la Seine. En vain sa mère la rappelle; la voix qui parvient à son oreille semble un aiguillon qui précipite sa course rapide; ses pieds légers effleurent à peine la terre. Sa mère, sa pauvre mère l'admire encore, tout en se fâchant de sa désobéissance; mais tout-à-coup Dieu, qui punit et la faiblesse des parens et la résistance des enfans, les frappa toutes deux en même temps: Améline emportée par la pente du terrain et la force

avec laquelle elle court, approche du bord de l'eau; la terre plus grasse rend l'herbe glissante, le pied lui manque, elle tombe et roule dans le fleuve, en poussant un cri qui retentit dans le cœur de sa mère!... La marquise s'élance vers l'endroit où elle a vu tomber sa fille, en appelant au secours; mais personne ne l'entend, pas un bateau n'est sur la rive, elle n'aperçoit pas l'enfant!... elle se meurt de douleur et d'effroi!.. et perd l'usage de ses sens. Par un bonheur extrême mademoiselle d'Armigny avait suivi de loin madame d'Albincourt, tout en réfléchissant à la folie de cette mère qui ne savait pas refuser à sa fille, même une chose qui lui était nuisible. Elle marchait silencieusement à quelques pas

d'elle : entendre son cri, voler sur ses traces fut l'affaire d'un instant. Elle n'avait pas vu tomber l'enfant, mais elle avait prévu la possibilité de ce malheur, et l'état de la mère lui indiqua ce qu'elle devait chercher. En effet, la courageuse fille se débarrasse à la hâte d'une partie de ses vêtemens, et descendant avec précaution dans la rivière, elle plonge tout en suivant le fil de l'eau et le bord de la pièce de gazon, se soutenant d'une main, et de l'autre cherchant à rencontrer les habits de la jeune imprudente; elle y parvient, elle saisit le bout de sa robe, l'attire, et amène bientôt le corps inanimé de celle qui, l'instant d'avant, ne voulait reconnaître aucun péril, suivre aucun avis; elle les a dédai-

gués, et la voilà anéantie!.. Maintenant mademoiselle d'Armiguy a oublié qu'Améline n'est dans cet état que par sa désobéissance, elle ne songe qu'à la rendre à la vie; elle la ramène à terre, soulève avec peine ce corps sans mouvement, et rendu plus pesant encore par l'eau dont les habits sont imprégnés; elle la dépose sur le gazon, la déshabille entièrement, l'enveloppe dans son schall, et s'aperçoit, seulement alors, que pour porter l'enfant plus loin elle a besoin de s'habiller elle-même; elle se débarrasse de ce qu'elle avait gardé sur elle, remet sa robe, et reprenant Améline dans ses bras, elle s'achemine vers la maison sans savoir si toute la peine qu'elle se donne n'est pas inutile, et si Améline existe

encore. Dès qu'elle fut à portée d'être entendue elle appela, on vint à sa rencontre, elle envoya au secours de la malheureuse mère, puis chercher le médecin avec tout ce qui pouvait être employé pour rappeler l'enfant à la vie, puis poursuivit courageusement sa marche; arrivée dans la chambre, elle la dépose sur un lit, la frotte, et croit sentir vers le cœur un léger battement; alors oubliant son inquiétude, sa fatigue, elle remercia le ciel de lui avoir permis de sauver cette jeune créature, et lui demanda avec instance qu'en lui rendant la vie il lui donnât aussi la docilité, sans laquelle il ne peut y avoir d'éducation, et par conséquent pas de bonheur, puisque c'est par elle que nous

apprenons à connaître et à suivre nos devoirs, que c'est elle qui nous éclaire sur nos défauts, nous aide à les vaincre et à devenir aimables et bons. Sa prière dictée par la même charité qui venait de lui faire exposer sa vie pour sauver celle d'un enfant qui ne lui avait causé que des peines jusqu'à ce jour, fut trop agréable à Dieu pour n'être pas exaucée.

Bientôt Améline donna quelques légers signes d'existence. Le médecin que l'on avait été chercher lui donna tous les secours de son art, et parvint à la ranimer; mais comme elle était tombée dans l'eau après un repas où elle avait mangé sans modération, le saisissement et la peur lui causèrent une maladie aussi grave

que dangereuse; elle resta long-temps entre la vie et la mort, et ses parens inconsolables se reprochaient amèrement leur faiblesse et la fausse application qu'ils avaient donnée à ce système de bonheur nécessaire aux enfans. Mademoiselle d'Armigny, qui, par son généreux dévouement, avait acquis des droits à leur reconnaissance, leur en avait démontré l'abus, et prouvé que si l'enfant ne doit pas être tyrannisé, il ne doit pas non plus dominer les autres et tout soumettre à sa volonté; qu'il doit être guidé, conduit, et que s'il est dangereux de fatiguer ses jeunes organes par une application trop forte, il est nécessaire de les exercer, et de faire contracter à l'enfant l'habitude d'être occupé par un travail propor-

tionné à ses facultés morales, à ses forces et à son âge. Convaincus que celle qui avait su exposer sa vie pour sauver celle de leur fille, était incapable d'abuser de l'autorité qu'on lui confierait sur elle, le marquis et sa femme, trop heureux de voir enfin Améline rendue à leurs vœux, la mirent entièrement sous la direction de mademoiselle d'Armigny, qui eut d'abord beaucoup de peine à réformer ses nombreux caprices, mais parvint cependant à la rendre aussi douce, aussi obéissante qu'elle avait été impérieuse et violente. Soumise à une application réglée d'après sa capacité, elle avoua bientôt elle-même qu'elle était beaucoup plus heureuse depuis qu'elle était constamment occupée, que dans le temps

où elle passait sa journée à ne rien faire et à suivre toutes ses fantaisies; maintenant, aimée de chacun, on cherche à prévenir ses désirs, tandis qu'à l'époque où elle rendait tout le monde esclave de ses caprices, ce n'était jamais qu'à regret qu'on s'occupait d'elle; car la certitude d'en éprouver des désagrémens la faisait détester de tous ceux qui l'approchaient. Plus Améline grandit, plus elle sentit toute la reconnaissance qu'elle devait à mademoiselle d'Armigny, et son attachement pour elle lui fit surmonter toutes les difficultés que sa première éducation lui avait préparées. La marquise ne tomba plus dans la même faute avec ses autres enfans; attentive à leurs besoins, elle le fut aussi à distinguer

ce qui tenait au caprice, et ne souffrit plus qu'on obéît à ce sentiment impérieux, qui est un des premiers qui se manifestent chez les enfans.

Améline et sa mère en avaient trop souffert, pour n'en pas connaître tous les inconvéniens et toutes les nuances : ce fut au prix de la vie de sa fille que madame d'Albincourt acheta cette expérience ; ce fut au danger qu'elle avait couru qu'Améline dut la conviction qu'il est bien plus sûr pour l'enfant d'obéir à l'expérience des autres, que de se fier à la sienne.

FIN DU PREMIER VOLUME.

où elle passait sa journée à ne rien faire et à suivre toutes ses fantaisies ; maintenant, aimée de chacun, on cherche à prévenir ses désirs, tandis qu'à l'époque où elle rendait tout le monde esclave de ses caprices, ce n'était jamais qu'à regret qu'on s'occupait d'elle ; car la certitude d'en éprouver des désagrémens la faisait détester de tous ceux qui l'approchaient. Plus Améline grandit, plus elle sentit toute la reconnaissance qu'elle devait à mademoiselle d'Armigny ; et son attachement pour elle lui fit surmonter toutes les difficultés que sa première éducation lui avait préparées. La marquise ne tomba plus dans la même faute avec ses autres enfans ; attentive à leurs besoins, elle le fut aussi à distinguer

ce qui tenait au caprice, et ne souffrit plus qu'on obéît à ce sentiment impérieux, qui est un des premiers qui se manifestent chez les enfans.

Améline et sa mère en avaient trop souffert pour n'en pas connaître tous les inconvéniens et toutes les nuances : ce fut au prix de la vie de sa fille que madame d'Albincourt acheta cette expérience : ce fut au danger qu'elle avait couru qu'Améline dut la conviction qu'il est bien plus sûr pour l'enfant d'obéir à l'expérience des autres, que de se fier à la sienne.

GEORGETTE,

OU

L'IMPERTINENCE CORRIGÉE.

Georgette avait sept ans; c'était une jolie petite fille qui était très-aimée de ses parens parce qu'elle était douce et bonne; mais ses amies la trouvaient fière et impérieuse, et la bonté de son cœur ne suffisait pas toujours pour lui faire pardonner, par ses compagnes, le ton de hauteur qu'elle prenait avec elles.

Un jour que Georgette avait obtenu de ses parens, en récompense

de son application de la semaine, la permission de donner à goûter à ses petites amies, celles-ci, tout en se rendant à son invitation, prirent la résolution de ne pas s'en laisser imposer par son ton de supériorité, et d'agir envers elle avec politesse, mais non pas avec cette déférence qu'elle avait coutume d'exiger d'elles.

Elles arrivèrent donc chez Georgette, qui les reçut avec grâce et gaîté : elle les conduisit au jardin sous une longue allée de tilleuls, au bout de laquelle une table, chargée de fraises, de cerises et d'échaudés, attendait les jeunes convives. « Mesdemoiselles, leur dit Georgette, il faudrait, pour gagner de l'appétit, jouer aux barres avant le goûter. —

Jouer me paraît bien imaginé, répondit Mélanie; mais reste à savoir si le jeu de barres plaît à ces demoiselles. — Non, non, c'est aux quatre-coins qu'il faut jouer, répondirent ensemble toutes les jeunes personnes, le jeu de barres n'est bon que pour les garçons. — Dites qu'il ne vous convient pas, mais n'objectez pas que c'est un jeu de garçon, répondit Georgette, car nous y avons joué plus d'une fois; au reste, s'il ne vous plaît pas, j'en suis fâchée; mais il m'amuse, et je ne veux pas jouer à aucun autre jeu. — Ce que vous dites là, Georgette, n'est pas aimable, interrompit Mélanie; vous nous avez invitées à venir passer l'après-dînée avec vous, c'est donc vous qui faites les honneurs de la soirée. L'u-

sage et la politesse demandent que vous vous prêtiez à ce qui peut nous être agréable; lorsque vous viendrez chez nos parens, ce sera notre tour à vous faire le sacrifice de nos goûts pour nous conformer aux vôtres. Si nous étions obligées, en venant ici, de nous soumettre à tout ce qu'il vous plairait d'ordonner, nous ne serions plus vos amies, vos compagnes, mais vos esclaves; et vous le savez, Georgette, ce rôle ne convient à aucune de nous. »

Étonnée, confondue de ce langage auquel ses oreilles n'étaient pas accoutumées, Georgette resta quelques instans sans répondre; mais bientôt, cédant au dépit dont l'orgueil avait gonflé son cœur, elle releva sa tête avec fierté, et regardant Mélanie

avec une expression dédaigneuse, elle lui dit d'un ton ironique : Eh bien! lors même que vous auriez quelque complaisance pour moi, qu'y aurait-il d'étonnant? — La complaisance est louable, reprit Mélanie, tant qu'elle ne dégénère pas en faiblesse : nous ne voulons pas obéir à vos caprices, ni vous accorder aucune autorité sur nous; complaisance pour complaisance, amitié pour amitié, si cela vous convient, nous serons toujours empressées de vous voir, autrement nous cesserons de nous réunir. — Ce sera comme vous voudrez, mesdemoiselles; mais il me semble que lorsqu'on vient chez quelqu'un, ce n'est pas pour lui prescrire des conditions; ainsi, si vous ne voulez pas jouer aux barres, nous

ne jouerons pas du tout. — Ce n'est pas une raison pour ne pas jouer du tout ; nous sommes toutes d'accord pour jouer aux quatre-coins ; si vous ne voulez pas être de la partie, vous nous regarderez. — Je vous regarderai,... moi ! Pour qui me prenez vous donc ? Quoi ! vous croyez que je souffrirai que l'on me fasse la loi chez moi ?.. — Chez vous,... non ; mais chez vos parens, qui ne trouveraient sûrement pas mauvais que l'on ne se laissât pas maîtriser par vous. Allons demander à madame votre mère de prononcer entre nous qui a tort ou raison ; venez. — Vous n'irez pas loin, mesdemoiselles, dit madame Dumont, qui parut en ce moment : le hasard m'a fait entendre votre discussion, et j'ai vu avec

peine que Georgette était fort peu aimable.

Pour vous, vous aviez parfaitement raison ; c'est à celle qui reçoit à chercher à amuser ses compagnes, en choisissant les jeux qui peuvent leur plaire. Je vous engage à réfléchir, Georgette, et à ne plus vous mettre dans le cas de recevoir une semblable leçon. En attendant, vous voudrez bien suivre en tout le bon plaisir de ces demoiselles, et tâcher de leur être agréable, sinon je ferai moi-même les honneurs du goûter, et vous irez passer ce temps dans votre chambre. »

Georgette, surprise du ton sévère qui accompagnait ce peu de mots, fondit en larmes; aussitôt ses jeunes amies l'entourèrent et lui témoi-

gnèrent le regret d'avoir attiré sur elle la réprimande que sa mère venait de lui faire ; mais Georgette, sensible au reproche, en avait senti la justesse ; et loin de s'élever contre la sévérité de sa mère, elle avait reconnu dans le fond de son âme, que ses compagnes avaient eu raison de se révolter contre l'espèce de tyrannie qu'elle exerçait sur elles ; aussi, à partir de ce moment, elle résolut de se corriger.

Avouant donc franchement ses torts, elle dit à ses jeunes amies qu'elle les remerciait, et que loin d'être fâchée de ce qui venait de se passer, elle leur en avait obligation, parce que si elles eussent continué à souffrir ses impertinences, elle serait devenue insupportable. Ses

amies l'embrassèrent, et voulurent qu'elle réglât leurs amusemens ; fidèle à sa résolution, Georgette n'en fit rien, et consulta leurs goûts sur tous leurs jeux favoris : non-seulement le reste de cette journée elle vécut parfaitement bien avec ses compagnes, mais elle fut véritablement corrigée, et pour toujours, de la désagréable manie de dominer, et d'exiger de chacune une déférence ridicule et que personne ne lui devait.

LE PETIT BALAYEUR,

OU

LA BAGUE.

Mathieu revenait un jour de la pension avec le domestique de son père, lorsqu'un pauvre petit balayeur, à demi nu, s'avança vers lui en tendant une main suppliante : « N'oubliez pas le petit balayeur, lui dit-il. —Jacques, répondit Mathieu, avez-vous quelque monnaie pour donner à ce petit garçon ?— Non, monsieur, je n'ai pas d'argent sur moi. — Eh bien, répond le jeune Mathieu, je

vais te donner ceci; » et tirant un anneau de son doigt : « Tiens, ajouta-t-il, prends cela, et va le vendre, tu en auras toujours assez pour acheter quelque chose pour te couvrir. « L'enfant prit l'anneau, remercia beaucoup le jeune monsieur, et celui-ci s'éloigna, sans songer davantage à ce qui s'était passé. Le domestique n'avait ni entendu ce qu'avait dit son jeune maître, ni vu ce qu'il avait donné, de manière qu'il n'avait pu l'avertir que sa générosité pouvait être fatale au petit garçon. En effet, cet enfant ayant été, à la fin du jour, porter sa bague à un orfévre, celui-ci, qui était un homme honnête, lui demanda comment il avait eu cet anneau; l'enfant le lui dit, et son récit lui paraissant vrai, quoique dé-

nué des preuves nécessaires pour qu'il pût acheter la bague, il se contenta de la retenir, et de prendre le nom et l'adresse de l'enfant, en l'avertissant qu'il serait arrêté si ce qu'il avait avancé se trouvait faux, et l'engageant, si le jeune monsieur qui lui avait fait ce cadeau repassait près de lui, à le prier de lui dire son nom et son adresse, afin qu'on pût s'informer près de lui si les choses étaient telles qu'il les avait dites, et que ce ne serait qu'après avoir été chez les parens de ce jeune homme, qu'on pouvait lui rendre sa bague, ou lui en payer la valeur. Le pauvre petit balayeur fut bien forcé de remercier l'orfévre, qui, tout en lui retenant son anneau, lui donnait encore une preuve de bienveillance;

car il pouvait l'envoyer chez le commissaire de police, qui n'eût pas manqué, avant tout éclaircissement, de le faire mettre en prison. Mais en s'en retournant il pestait contre le jeune monsieur qui avait eu l'idée de lui faire ce présent. « Dieu sait, se disait-il, s'il reviendra jamais de ce côté; enfin je n'ai pas menti, il ne peut rien m'arriver de fâcheux; le pire que l'on puisse me faire, c'est de ne pas me rendre cet anneau: cela ne sera pas une grande perte, car s'il ne me l'avait pas donné, je n'y eusse jamais songé; ainsi oublions-le. » Comme il achevait ce raisonnement à demi-voix, un homme âgé, qui l'avait écouté, lui demanda ce qu'il voulait oublier. Le petit balayeur lui raconta son histoire en

deux mots ; et les réflexions pleines de sens et de naïveté dont il accompagna son récit, plurent tellement à l'inconnu, qu'il s'informa de tout ce qui le regardait, avec un intérêt que les réponses de l'enfant augmentèrent toujours, et tellement, qu'il lui demanda où il demeurait afin de prendre sur lui de plus amples informations, désirant, pour lui faire du bien, savoir s'il le méritait réellement.

A peine l'inconnu l'avait quitté, que le jeune Mathieu, retournant à sa pension, traversa le boulevard ; le petit balayeur l'aperçoit, court après lui en l'appelant, monsieur, monsieur ; mais Mathieu ne se doutant pas que c'est lui qu'on appelle, poursuit son chemin ; et comme il

avait plus de vingt pas d'avance sur l'enfant, ce dernier l'eut bientôt perdu de vue. Mais son jugement lui ayant fait calculer que ce jeune monsieur, passé le matin et repassé le soir, devait avoir des parens dans les environs, il se tranquillisa en pensant que, sans doute, il ne serait pas long-temps sans revenir; il avait remarqué que la même personne l'accompagnait; il imagina de rester sur le boulevard bien au delà de son heure accoutumée, pour savoir si le domestique reviendrait, ou s'il resterait dans un autre quartier.

Il était déjà huit heures, le jour s'éteignait sensiblement, et le pauvre petit balayeur, persuadé que celui qu'il attendait ne reviendrait plus, allait quitter la place lorsqu'il

crut distinguer dans l'ombre celui qu'il désirait revoir, mais accompagné d'une autre personne qui paraissait causer vivement avec lui. Le petit garçon s'approcha et reconnut parfaitement le conducteur du jeune monsieur ; il l'aborda, son chapeau à la main ; mais celui-ci, préoccupé, lui répondit : « Laisse-nous tranquilles, je n'ai pas de monnaie. » En vain l'enfant lui dit : « Je n'ai besoin de rien que de savoir le nom du jeune monsieur... — Laisse-nous, te dis-je, ou je t'assomme, interrompit Jacques sans l'écouter. » L'enfant, rebuté, se tint en arrière sans mot dire, mais suivit de loin Jacques et son compagnon. Il les vit entrer dans une belle maison dont il remarqua les alentours, et se promit de revenir le lendemain

pour savoir comment s'appelaient les maîtres, craignant d'être suspect en s'en informant le soir. Il s'en retourna donc dans le galetas où il couchait avec une douzaine d'autres petits Savoyards ou Auvergnats qui le querellèrent de rentrer si tard ; il leur répondit qu'il n'avait pu revenir plus tôt, et se coucha sans entrer dans aucun détail. Mais le lendemain, dès qu'il fut dehors, il se procura tous les renseignemens qu'il désirait : il sut les noms de tous ceux qui demeuraient dans la maison ; mais il y avait six locataires : lequel était le maître de Jacques ? c'est ce qui ét[illegible] très difficile à savoir. Cependa[illegible] balayeur huit jours de peine, le [illegible]e M. Mathieu y parvint ; il su[illegible] était en pension avait un fil[illegible]

auprès du Luxembourg, et cette découverte acheva de lui prouver que celui qui lui avait donné sa bague était le fils de M. Mathieu. Il s'en alla tout triomphant porter cette bonne nouvelle à l'orfévre, qui, par hasard, se trouvait être celui de M. Mathieu; mais il en fut accueilli avec une sévérité qui navra le cœur de ce pauvre petit malheureux. « Vous êtes un menteur et un fripon, lui dit le marchand, cet anneau appartient en effet au fils de M. Mathieu, mais il ne vous a certainement pas été donné; ce jeune homme ne sort jamais seul, et le domestique qui l'accompagne toujours, et qui a reconnu ici la bague de son maître, m'a assuré qu'il ne l'avait donnée à qui que ce fût; qu'il en était sûr comme

de son existence. D'après cela, je dois vous dire que si je ne vous mets pas entre les mains de la justice, c'est simplement pour ne pas vous perdre tout-à-fait. » Humilié, confondu, le pauvre petit Savoyard tenta vainement de convaincre l'orfévre de son innocence ; celui-ci, persuadé par les assurances que lui avait données le valet de chambre, signifia au malheureux enfant qu'il eût à sortir de sa boutique et à le laisser tranquille : l'enfant s'éloigna en sanglotant, non du chagrin de perdre la bague, mais d'être soupçonné d'une action aussi infâme. Cependant il se consola bientôt en songeant que le jeune monsieur qui lui avait donné cette bague serait sûrement instruit de tout cela, et le justifierait de cette

odieuse accusation. Il s'en revint donc à sa place, non pas avec la gaîté qu'il y apportait ordinairement, mais avec tranquillité, attendant de la justice divine et du temps, la connaissance de la vérité. Cela ne peut tarder, se disait-il; bientôt le jeune Mathieu viendra chez ses parens, et il dira comment la chose s'est passée. Peut-être son père sera-t-il fâché de ce qu'il m'a fait ce don; mais qu'il le garde s'il le veut, pourvu que l'on sache qu'il m'a été fait bien véritablement; voilà tout ce que je désire. En raisonnant ainsi, le petit balayeur ne songeait pas que la crainte d'être grondé par ses parens pourrait bien engager le jeune Mathieu à ne pas leur dire qu'il avait en effet donné la bague. Ce fut cepen-

dant ce qui arriva : le domestique ayant repris la bague chez l'orfévre, la reporta à la pension en disant au jeune homme, de la part de son père, qu'il eût à prendre plus de soin de ses petits bijoux, parce qu'il serait très-fâché qu'il en perdît un seul, mais surtout celui-ci, auquel il tenait excessivement. Charles, étonné, regarde le domestique et ne dit mot.

Il n'osait faire une seule question de peur de se trahir; cependant il aurait bien désiré savoir comment cette bague, qu'il avait donnée au petit balayeur, se trouvait entre les mains de son père; il pensa que cet enfant n'avait pas osé la garder; et, piqué contre lui de ce qu'il ne l'avait pas trouvé assez grand pour le croire maître de disposer d'une semblable

bagatelle, il se promit de le punir en ne s'occupant plus de lui. « Puisqu'il a rendu la bague, se dit-il en se parlant à lui-même, tant pis, il n'aura rien! » Comme il finissait ce monologue, on vint lui dire que quelqu'un demandait à le voir. Encore tout préoccupé de la lettre et des reproches de son père, il se figura que c'était lui qui le faisait demander, et il descendit assez mal disposé à s'entendre gronder pour une bonne action. Il arriva enfin au parloir, et ne fut pas peu surpris d'y trouver, au lieu de son père, celui qui était la cause de son humeur, le petit balayeur enfin. « Que voulez-vous? lui dit d'un ton sec le jeune Mathieu; qui vous amène ici? — L'espérance que vous voudrez bien

me rendre justice, monsieur, et affirmer que vous m'avez donné votre bague. — A quoi bon, puisque vous l'avez portée à mon père? Est-ce pour vous faire donner quelque récompense que je dois m'accuser? — Vous accuser! est-ce que cette bague n'était pas à vous? reprit vivement le Savoyard. — Oh! bien à moi certainement; mais on n'en est pas moins fâché contre moi de ce que j'ai osé en disposer. — La singulière chose! On ne vous l'avait donc pas donnée pour tout-à-fait; ce n'était donc que pour rire qu'on vous avait dit qu'elle était à vous, car sans cela on n'aurait pas le droit de trouver mauvais que vous en eussiez fait usage pour une œuvre de charité. — Cela est pourtant ainsi, reprit Mathieu; mais en-

fin que voulez-vous de moi? pourquoi, au lieu d'aller vendre cette bague, l'avez-vous portée chez mes parens? — Monsieur, c'est justement parce que j'ai été pour la vendre, que l'on m'a pris pour un voleur; et c'est votre domestique qui, l'ayant reconnue chez le marchand, m'a accusé en assurant que vous ne me l'aviez pas donnée; on le croit, et on suppose que je mens. Vous voyez, monsieur, que si vous-même ne certifiez pas que je dis la vérité, je passerai pour un voleur, et vous me ferez une grande peine et un tort irréparable, au lieu de me faire du bien comme vous en aviez eu l'intention.» Le jeune Mathieu allait répondre pour assurer le pauvre petit qu'il rendrait témoignage à la vérité,

dût-il être grondé, lorsque la porte s'ouvrit, et que son père parut. Il fut fort étonné de trouver son fils en conversation avec un Savoyard. « Que fait ici cet enfant, monsieur? demanda M. Mathieu au maître qui l'accompagnait. — Mon père, répondit le jeune homme, ce petit garçon balaye sur le boulevard, près de votre hôtel : il y a quelque temps, j'y passai par une pluie affreuse; cet enfant me demanda quelque chose; n'ayant pas d'argent sur moi, je lui donnai ma bague, en lui disant de la vendre pour s'acheter des habits, car il me faisait pitié : il la prit et suivit mon conseil; mais le marchand chez lequel il se présenta, non-seulement ne l'acheta pas, mais l'accusa de l'avoir volée. Votre domestique

ayant reconnu la bague, affirma qu'elle m'appartenait, et que je ne l'avais pas donnée; le marchand la lui a rendue, et lui, vous l'a reportée. Le pauvre petit venait me demander..— De la lui rendre, sans doute?— Non, mon père, mais seulement de certifier qu'il ne me l'avait pas prise. — C'est-à-dire qu'il venait vous prier de le tirer des mains de la justice. Sachez, mon fils, que c'est un devoir de conscience de ne pas en imposer à la justice, et qu'un mensonge officieux devient criminel lorsqu'il empêche la punition d'un coupable. — —Je vous assure, mon père, qu'il ne l'est pas, et que je vous dis la vérité. Je rends justice à votre bon cœur, mais il faudrait que je vous crusse fou pour ajouter foi à ce conte. Com-

ment imaginer que vous allez donner un bijou à un enfant que vous ne connaissez pas pour se faire faire des habits? Quelques pièces de monnaie, cela se pourrait; mais une chose de prix! un bijou! — Mais, mon père, il avait froid, il était nu. — Bah! il devait savoir qu'il ne pouvait rien prendre de vous. — Mon père, je ne le savais pas moi; comment l'aurait-il su? — Comment?... comment? eh mais! comme tout se sait dans ce monde: allons, que ce petit vaurien s'en aille; on ne lui fera rien; voilà, je crois, tout ce qu'il peut demander. — Non, monsieur, reprit le petit garçon d'un air modeste mais assuré, non, ce n'est pas assez; on m'a accusé, je demande avec instance que l'on me justifie; la répu-

tation du pauvre est son seul bien; monsieur, ne me l'ôtez pas; gardez vos bijoux, je ne les envie pas, mais rendez-moi justice. — Il est fou, en vérité, interrompit M. Mathieu; allons, va-t'en, ou je te fais mettre à la porte. » Le pauvre enfant sortit en pleurant, et regagna sa place, sans pouvoir se consoler. L'inconnu qui prenait intérêt au petit balayeur était déjà à se promener, et en l'apercevant en pleurs, il s'approcha de lui et le questionna. L'enfant lui raconta ce qui venait de se passer, et montra une âme si sensible, si pénétrée du véritable sentiment de l'honneur, de cette probité délicate qui ne peut supporter l'ombre même du soupçon, que de ce moment l'inconnu ne balança plus : il était veuf, sans en-

fans, sans proche parent; il désirait trouver un être qui pût l'aimer sincèrement, et lui donner quelque satisfaction au déclin de la vie; les nobles sentimens qui animaient cet enfant étaient un sûr garant de l'espérance que l'on pouvait concevoir de lui pour l'avenir. Il lui dit donc de se consoler, qu'il lui ferait rendre justice. « Ah! monsieur, je vous devrai plus que la vie, s'écria l'enfant; car tout ce que mon père m'a recommandé en mourant a été de conserver sans tache le surnom qu'on lui avait donné. — Et quel était ce surnom? — Pierre *l'honnête homme*. — Il avait raison, et ce nom était le plus beau des titres; mais, encore une fois, console-toi. Si tu veux t'attacher à moi, tu n'auras plus besoin

de rien. — Que voulez-vous dire, monsieur, que faut-il faire? — M'aimer, t'appliquer à tout ce que je voudrai t'enseigner. Voudrais-tu apprendre à lire? — Si je le voudrais! ah! certainement. — Eh bien, viens avec moi, de ce moment je veux avoir soin de toi; je t'apprendrai à lire et à écrire et encore beaucoup d'autres choses : en un mot, tu seras mon fils. — Ah! monsieur, que vous êtes bon, s'écria l'enfant en sanglottant, que vous êtes bon! mais cela ne se peut pas. — Et pourquoi? je te prie. — Monsieur, c'est que j'ai une mère vieille et infirme. — Eh bien? — Eh bien, monsieur, je gagne quelques sous tous les jours, et je lui porte le dimanche tout ce que j'ai amassé dans la semaine. — Cela ne

peut pas lui être d'un grand secours.
— Elle n'a que ce que je peux gagner pour vivre, et le peu d'ouvrage qu'elle peut faire, c'est encore moi qui vas le porter et le chercher. — Où demeure ta mère? — A Saint-Denis.
— Et combien peux-tu gagner par semaine? — Trois francs à peu près, sur lesquels je suis obligé de donner six sous pour coucher, et dix-huit pour me nourrir; il me reste trente-six ou quarante sous pour ma mère; elle, avec son fuseau, ne peut pas gagner plus de trente sous; encore il y a des temps où elle ne peut rien faire du tout : elle est entièrement perclue de tous ses membres. — Pauvre femme! pourquoi ne va-t-elle pas à l'hospice? — Oh! monsieur, il faut avoir soixante ans et de grandes

protections pour entrer à l'hospice. — N'as-tu que cette raison, te plairais-tu avec moi si je te donnais les quarante sous pour ta mère toutes les semaines ? — Sans doute, monsieur, mais que faudrait-il faire pour les gagner ? — Être doux, appliqué, et profiter des soins que je veux te donner. — Ah ! monsieur, comment vous exprimer ma reconnaissance ? — En m'aimant. Viens, je prendrai soin de ta mère ; de ce moment tu es mon fils ; comment t'appelles-tu ? — Claude. — Eh bien, Claude, aime-moi comme ton père, car je veux le devenir. — Ah ! monsieur, s'écria l'enfant en pâlissant, je crois que je vais mourir. » En effet, le passage subit du chagrin qu'il avait éprouvé, à la joie que la bonté

de l'inconnu lui inspirait, fit une telle révolution sur cette âme sensible, qu'il ne put la supporter; il s'évanouit complétement. M. Darmecy le porta dans la maison la plus voisine pour lui faire donner des secours; puis il appela un fiacre, le fit monter dedans, et se fit conduire chez un tailleur, choisit un habillement complet que l'on arrangea à la taille de Claude, et en peu d'instans sa toilette fut achevée. M. Darmecy, pendant tout le temps qu'on mit à transformer le petit balayeur en fils de famille, l'examinait attentivement. Cet enfant vraiment supérieur se laissa faire avec un sentiment de reconnaissance très-prononcé; mais rien en lui n'annonça ni la vanité d'avoir de beaux habits, ni le plaisir

de changer de condition. Il était reconnaissant, mais non enivré de sa bonne fortune : ce nouveau sentiment de dignité acheva d'enchanter son protecteur, qui n'eut jamais à se repentir du bien qu'il lui avait fait : Claude, non-seulement fit des progrès rapides, mais il s'attacha si tendrement à son bienfaiteur, qu'il fut pour lui le fils le plus tendre, et sema de fleurs le reste de sa vie. M. Darmecy tint parole à Claude : son premier soin fut de le justifier auprès de M. Mathieu et de l'orfèvre qui l'avait cru coupable; ensuite il plaça la mère de son fils adoptif dans une maison de santé où elle fut aussi heureuse qu'il est possible de l'être quand on est infirme et souffrant. Quelque temps après cet heureux

changement dans son sort, Claude alla voir Mathieu, qu'il regardait comme la première cause de sa fortune ; « car, disait-il souvent, s'il ne m'avait pas donné cette bague, je n'aurais pas pleuré, je n'aurais pas parlé seul, vous ne m'eussiez pas entendu, et vous ne m'auriez pas remarqué; ainsi je lui ai dû le bonheur d'avoir attiré votre attention. — Oui, mon ami, répondait M. Darmecy, mais si tu n'eusses pas eu les sentimens qui m'ont touché, tu ne m'aurais pas charmé ; c'est t a probité, ta délicatesse qui m'ont intéressé : ton air franc et honnête a fait le reste. Ainsi la meilleure recommandation pour réussir est une âme pure, un bon cœur, et des sentimens élevés. Heureux ceux qui les ont

reçus de la nature et savent les cultiver. Mathieu et Claude s'attachèrent l'un à l'autre ; ils devinrent amis inséparables, et on parle toujours d'eux à Saint-Denis, lorsqu'on veut citer les modèles d'une amitié parfaite.

MARCEL ET MARIE,

OU

L'HEUREUX AMUSEMENT.

La vieille Marthe, après avoir travaillé toute sa vie, était enfin parvenue à marier sa fille avec un bon ouvrier charpentier, et pouvait justement espérer le repos, pour prix des soins et des peines qu'elle s'était donnés pour élever son enfant.

Justine sa fille était reconnaissante, douce et bonne; Marcel son gendre était laborieux, vif et entreprenant; d'un caractère gai, ouvert

et généreux; il n'avait pas de plus grand plaisir que celui de voir autour de lui des figures satisfaites, et il se fût volontiers refusé le nécessaire pour faire naître l'expression du contentement sur les physionomies de sa famille. Un fils et une fille étaient venus combler ses vœux; le ciel récompensait son bon cœur en bénissant ses travaux; tout semblait présager à la bonne Marthe une vieillesse heureuse, ou du moins tranquille : déjà huit années s'étaient écoulées, et Marthe presque aveugle avait cessé de coudre pour soigner ses petits-enfans, seul travail dont elle pût s'occuper. L'attachement du petit Marcel et de sa sœur, la petite Marie, la récompensait des peines et de la fatigue qu'elle prenait pour

eux : leur intelligence précoce la rendait heureuse et fière : la vieillesse, comme l'enfance, se plaît à donner carrière à son imagination ; et la bonne vieille rêvait déjà qu'un sort brillant attendait son petit-fils dans un avenir qu'elle se flattait encore de voir, quoiqu'il lui parût un peu éloigné.

Ce fut au milieu de ces agréables idées que le malheur vint fondre sur elle, et renverser les douces chimères dont elle charmait ses longues insomnies.

Marcel, travailleur infatigable, venait de poser la dernière solive d'une charpente qui formait le toit d'une maison à cinq étages ; il se retirait, lorsque l'échafaudage, mal assuré, fléchit sous le poids d'une

charge de moellons qu'un maçon maladroit jette sans précaution de sa hauteur sur la planche où il mettait le pied ; il perd l'équilibre, tombe, et est écrasé sur la place par sa chute et celle des pièces de bois qu'il entraîne avec lui. On se précipite pour le secourir, mais en vain ; il est mutilé, et la mort a pris sa victime : ses camarades le transportent à la maison qu'il habitait avec sa famille, sans penser au saisissement qu'ils vont causer à sa jeune femme. Il fut tel, qu'elle en fut frappée à mort, et que rien ne put la sauver. Elle languit pendant trois mois, pendant lesquels Marthe sa mère la soigna avec la plus grande tendresse. La pauvre vieille vendit tout ce qu'elle possédait pour donner à sa

fille tout ce qui lui était ordonné ou permis. Enfin, au bout de quelques mois elle fut enlevée à sa famille, et la pauvre Marthe resta seule, avec les deux petits enfans, dénuée de toute ressource, et presque entièrement dépouillée des choses les plus nécessaires.

Au lieu de s'abandonner au désespoir, la vénérable Marthe implora la miséricorde de Dieu, et se confia à la Providence, qui vient toujours au secours de ceux qui s'abandonnent à elle, et cherchent dans le travail les moyens de se soustraire à la misère.

La vieille Marthe, chargée à soixante et dix ans de deux petits enfans incapables encore de rien gagner, quitta le logement qu'elle

occupait avec sa fille et son gendre, et alla se réfugier dans une pauvre petite chambre sous le comble d'une maison délabrée; où on la reçut avec ses enfans pour cent sous par mois. Dès qu'elle y fut installée, elle chercha à gagner quelque chose en faisant le ménage et les commissions de tous ceux qui voulurent bien l'employer. Pendant tout ce temps, les deux enfans s'amusaient ensemble, et Marie, qui avait sept ans et qui lisait couramment, apprenait à son frère les jolies histoires qu'elle lisait, et lui enseignait aussi à lire. Marcel n'avait que cinq ans, mais déjà il éprouvait le désir de savoir et celui de contenter sa grand'mère. Pour y parvenir, il se livrait à l'étude avec la plus grande application. Il réussit

donc bientôt à épeler passablement; et ses progrès rapides firent renaître, dans l'âme de sa grand'mère, l'espérance d'atteindre encore à un meilleur sort pour ses enfans et pour elle.

Dieu, qui ne laisse jamais sans récompense les bonnes intentions des enfans, et qui voyait combien Marie et Marcel faisaient d'efforts pour adoucir les chagrins de leur grand'mère, voulut leur envoyer un amusement qui pût leur être profitable : une de leurs voisines avait des lapins qu'elle aimait comme d'autres personnes aiment les chiens. Ces lapins étaient privés et la suivaient à merveille; ils venaient lorsqu'elle les appelait; enfin c'était de charmans animaux.

Un beau jour cette dame reçut la visite d'une personne qui avait un chien de chasse : les pauvres lapins effrayés se sauvèrent dans tous les coins. On voulut faire sortir le chien ; mais celui-ci, acharné après les timides animaux, n'écouta ni la voix de son maître ni les cris de la maîtresse des lapins; et au milieu de tout ce tapage, les lapins gagnèrent la porte et s'enfuirent. Marie et son frère revenaient en ce moment du marché, où ils allaient tous les matins faire les commissions de plusieurs fruitières, qui les occupaient de préférence à d'autres, parce qu'ils étaient très-polis et très-actifs. Ils virent ces pauvres bêtes courant dans les escaliers comme s'ils étaient poursuivis, et s'empressèrent de les défendre du

chien qui était sur leurs traces. Marie les prit dans son tablier, et les porta dans leur chambre où ils trouvèrent un asile, tandis que leur maîtresse désolée les cherchait de tous côtés, sans espoir de les retrouver.

Marcel et Marie ne songèrent d'abord qu'à caresser ces jolis petits animaux, et partagèrent avec eux le pain de leur déjeûner; mais Marie pensa qu'ils devaient s'informer si personne ne les réclamait, avant de les regarder comme leur propriété. Elle eut un peu de peine à faire comprendre cela à Marcel, parce qu'il n'avait encore que cinq ans, et qu'il n'était pas assez raisonnable pour savoir que, lorsqu'on a trouvé quelque chose, on manquerait à la probité si on ne cherchait pas à découvrir la

personne qui l'a perdue afin de la lui rendre. Cependant Marie lui ayant rappelé que, le jour où le vent lui avait enlevé son chapeau, il aurait été très-mécontent si celui qui l'avait ramassé ne se fût pas informé à qui il était, et l'eût tout simplement gardé pour lui, il comprit qu'il devait faire relativement aux lapins ce qu'il avait été bien aise que l'on fît pour son chapeau, et il consentit à descendre avec sa sœur pour demander aux voisins à qui appartenaient ces jolies petites bêtes qui lui plaisaient tant.

Après avoir frappé successivement à trois étages pour s'en informer, ils arrivèrent enfin chez la propriétaire de leurs petits prisonniers; et cette dame fut si contente de retrouver ses chers lapins, qu'elle embrassa

sa vivement les deux enfans, et leur donna un écu en les remerciant beaucoup. Marcel fit infiniment moins d'attention au don de la dame qu'à la gentillesse des petits animaux qu'ils rapportaient : ceux-ci, en reconnaissant leur maîtresse, lui léchèrent les mains et sautèrent autour d'elle, comme pour témoigner leur joie de la revoir. Marcel ne pouvait les quitter de vue, ce que la dame attribua à ce que les enfans ne se trouvaient pas assez récompensés par le petit écu qu'elle leur avait donné. « N'êtes-vous pas contens, mes amis? leur dit-elle; est-ce que je ne vous ai pas donné assez? — Ah! madame, répondit Marcel, ce n'est pas pour cela que je regarde vos lapins, c'est que je regrette qu'ils ne soient pas

à moi. — Vous les trouvez donc jolis? — Ah! si jolis, que je donnerais tout ce que je possède pour en avoir seulement un comme eux. — Et en auriez-vous bien soin? — Il aurait toujours la moitié de mon déjeûner et de mon dîner. — Mais les lapins ne mangent ni soupe ni viande. — Peut-être bien; mais ils mangent du pain, et je partagerais le mien avec eux, comme nous avons fait ce matin. — Comment! vous leur avez donné votre déjeûner! — Oui, madame. — Je vais vous donner autre chose, car alors vous devez avoir faim. — Pas le moins du monde, madame, répondit Marie; je vous remercie pour mon frère et pour moi: allons, Marcel, ajouta la petite fille, salue madame, et remontons

chez nous. — Vous demeurez donc dans la maison? — Oui, madame. — Et vous seriez bien contens d'avoir un petit lapin? — Oh! certainement. — Eh bien, je vous en promets un d'ici à quelques jours; revenez me voir dimanche. » Les enfans firent un grand salut, remercièrent la dame et se retirèrent. Le dimanche arriva, et Marcel rappela à sa sœur qu'ils devaient descendre chez la dame qui leur avait promis un lapin; mais Marie ne se souciait pas d'y aller. « Nous aurons l'air de lui demander, disait-elle à son frère; je n'aime pas cela, je te l'avoue. » Marcel ne répondit rien; mais en revenant de la messe, comme ils montaient l'escalier, il resta un peu en arrière, et en passant devant la porte de la da-

me, il frappa assez fort pour en être entendu : on vint lui ouvrir, et la dame le fit entrer en lui disant : « Je vous attends depuis le matin. — Je serais venu bien plus tôt, répondit Marcel, mais ma sœur ne voulait pas me laisser descendre. — Et pourquoi cela ? — Parce qu'elle a dit que ça aurait l'air de vous demander ce que vous nous aviez promis, et qu'elle ne le voulait pas. — C'est très-bien de la part de votre sœur ; mais lorsque je promets quelque chose, je tiens ma parole, et la preuve, c'est que voilà le lapin que je vous avais promis. » Et elle remit à Marcel un panier dans lequel il y avait un joli petit lapin blanc angora, dont les soies étaient longues et douces comme du cachemire, et les yeux rouges comme du

corail. « Ah! qu'il est beau! s'écria Marcel, qu'il est beau! est-ce que c'est pour moi? — Sans doute, reprit la dame, c'est pour vous et votre sœur. — Oh! tout ce que j'ai est à elle, comme tout ce qu'elle a est à moi; c'est toujours à nous deux. — C'est très-bien, mon enfant; mais aurez-vous bien soin de cette petite bête? — Soyez-en sûre, madame; j'aimerais mieux ne pas manger de la journée, que de le laisser avoir faim. — Mais il ne faut pas lui donner seulement du pain, il faut lui donner du son, des pommes de terre et un peu d'herbe; des navets, des carottes, du céleri: vous souviendrez-vous de tout cela? — Oui, madame; mais si vous le permettez, je vais aller chercher Marie. — Oui, ce

sera plus sûr, je crois; allez, mon enfant, et revenez vite. » En moins d'une seconde, Marcel fut de retour avec sa sœur, qui fut émerveillée en voyant le cadeau de la voisine : cette dernière eut la complaisance de répéter à Marie ce qu'il fallait donner à manger au lapin; et les enfans, après l'avoir beaucoup remerciée, se retirèrent en emportant le joli présent qu'on venait de leur faire.

Dès que leur grand'mère fut de retour, ils lui montrèrent leur petite bête, qui, très-familière, venait manger dans leurs mains, et se coucher sur leurs genoux, ce qui les enchantait. Marthe considéra quelque temps ce joli animal, puis leur dit de prendre bien garde de ne pas le laisser tomber, ni le faire trop

courir, parceque c'était une mère qui leur ferait bientôt des petits, et que, s'ils en avaient bien soin, ils pourraient les élever, et que cela leur rapporterait beaucoup. Marcel n'était pas assez âgé pour comprendre ce que disait sa grand'mère; mais l'idée d'avoir des petits lapins le transportait de joie. Marthe arrangea du foin dans un panier, et la belle Minette (ce fut ainsi que l'on nomma cette jolie bête) alla se blottir au milieu, quand elle se trouva fatiguée des caresses de ses jeunes maîtres, qui l'y laissèrent tranquillement reposer.

Au bout de quinze jours, la prédiction de Marthe s'accomplit : Minette eut dix petits aussi beaux qu'elle; elle fut soignée avec toute

l'attention possible, et tous ses petits vinrent si bien, qu'au bout de trois semaines ils coururent par la chambre, et jouèrent avec Marcel, dont ils faisaient le bonheur. Marthe se refusa quelquefois le nécessaire pour acheter le son et les carottes qu'il fallait donner aux lapins; mais elle avait son but; elle savait que la fourrure de cet animal était estimée et se vendait assez cher, de sorte qu'elle avait calculé que, lorsqu'ils auraient atteint leur grosseur, elle pourrait en faire de l'argent. Elle s'arrangea donc de manière à ce qu'ils pussent se multiplier sans inconvénient. Marcel recevait, des fruitiers qui l'employaient, suffisamment de légumes pour en nourrir une grande quantité; car, à mesure qu'il s'aper-

cevait que ses petits travaux pouvaient être utiles, il redoublait de zèle et d'activité pour les accroître; Dieu bénissait ses efforts, car c'était à qui lui ferait faire quelque chose. Marthe était vieille; la fatigue de son genre de vie, le chagrin qu'elle avait éprouvé de la perte de son gendre et de la mort de sa fille avaient miné sa santé, et au bout de quelques mois, elle tomba malade tout-à-fait. Marie la soigna comme aurait pu le faire une femme de trente ans; son intelligence, son zèle et sa force, étonnèrent le médecin, qui en parlait souvent comme d'un vrai prodige. Mais ce n'était pas assez de la soigner, il fallait lui donner ce qui lui était nécessaire; et comment y parvenir? Marcel se ressouvint

que sa grand'mère avait dit que ses lapins pouvaient rapporter beaucoup; il proposa à sa sœur d'en faire le sacrifice, afin que sa grand'mère ne manquât de rien, et Marie ne balança pas à accepter l'offre de son frère, quoiqu'elle aimât extrêmement ces jolies bêtes; elle chercha à les vendre, pour en tirer le plus d'argent possible, afin que la bonne Marthe eût tout ce que le médecin avait ordonné, qui était de bon vin, de bon bouillon et le repos le plus absolu. Elle alla donc trouver une des marchandes qui là faisaient travailler, et lui demanda à qui elle pourrait vendre leur jolie famille d'angora : cette femme lui promit de s'en occuper; et, en effet, elle le fit si bien, qu'elle trouva un marchand

de bêtes curieuses qui alla voir les lapins, et qui les trouva d'une espèce si rare, qu'il les acheta tous, à l'exception de la mère et de quatre petits que Marcel ne voulut pas vendre, et que Marie vit rester avec plaisir. Les enfans eurent soixante francs de six jeunes, ce qui leur parut une somme énorme; et celui qui les achetait leur annonça que les quatre qui leur restaient allaient bientôt avoir des petits, ainsi que leur mère, et que s'ils étaient aussi beaux que ceux qu'il emportait, il les achèterait dès qu'ils pourraient manger et ne plus téter. Cette nouvelle transporta les deux enfans de la joie la plus vive. Marcel s'occupa avec plus de soin encore de tout ce qui pouvait les faire venir à bien, de sorte qu'en

effet aucun accident ne vint diminuer la famille, qui se trouva élevée à cinquante petits, ce qui était une grande fortune à leurs yeux. Marie conserva religieusement pour sa grand'mère les soixante francs qu'on lui avait donnés de leurs premiers élèves; elle ne les employa absolument que pour les besoins de Marthe, se refusant tout, afin de donner à sa grand'mère ce que le médecin prescrivait. Elle s'arrangeait avec son frère pour que cette bonne vieille ne restât jamais seule : ils allaient se remplacer l'un après l'autre chez les fruitiers qui les employaient à porter leurs marchandises et auprès du lit de leur aïeule, qu'ils égayaient par de petites histoires, ou qu'ils intéressaient par le récit de ce qu'ils avaient

fait pendant le jour. La maladie de Marthe était incurable, car c'était l'âge et la fatigue qui la causaient. Elle pouvait vivre long-temps encore à l'aide de fortifians qui ranimaient le peu de force qui lui restait; mais elle ne pouvait plus travailler, et Marie éprouvait le plus vif désir de pouvoir s'occuper plus utilement qu'elle n'avait pu le faire jusqu'ici; mais que peut faire un enfant de huit ans? L'intelligence et la volonté suppléent à la force, dit-on; Marie en fut la preuve, ou plutôt, Dieu voulut récompenser leur piété filiale, en fournissant à Marie l'occasion de réaliser ses souhaits.

Un jour qu'elle revenait, toute pensive, de faire des commissions, une jeune fille qui marchait devant

elle laissa tomber un papier plié et attaché avec des épingles.

Marie ne l'avait pas vu tomber; mais l'apercevant à terre, elle le ramassa et le garda à sa main, attendant que quelqu'un le réclamât; elle attendit long-temps, n'osant quitter la place où elle l'avait trouvé, de peur que la personne, qui reviendrait pour le chercher, ne pût la rencontrer. Cependant, voyant qu'on la remarquait, elle prit le parti de marcher lentement, en suivant tout droit devant elle. La jeune fille qui avait laissé tomber le papier, s'étant enfin aperçu de la perte qu'elle avait faite, revint précipitamment sur ses pas, et aperçut de loin ce qu'elle cherchait entre les mains de Marie; elle se hâta de l'aborder en lui disant :

« Vous avez trouvé cela, mon enfant; c'est moi qui l'ai laissé tomber; il y a dedans ce papier pour plus de mille francs de dentelles : rendez-le-moi, et je vous donnerai ce que vous voudrez. — Je ne vous demande rien, mademoiselle; si c'est à vous, prenez-le, le voilà; je ne sais même pas ce qui est dedans; mais dites-moi seulement où vous l'aviez perdu. — C'est ce que je ne sais pas, puisque je ne me suis aperçu que je l'avais laissé tomber, qu'en arrivant chez la personne à qui j'allais le reporter. Je viens de la rue de la Ferronnerie; j'ai suivi la rue Saint-Honoré tout droit jusqu'à la rue de l'Échelle : c'est sûrement dans quelque embarras de voitures qu'il m'a échappé des mains; mais je ne saurais dire à quel endroit

positivement; je croirais assez cependant que ce doit être auprès du Palais-Royal. — En effet, reprit Marie, c'est à peu de distance de ce lieu que je l'ai ramassé; je vous le répète, si c'est à vous, prenez-le. — Ce n'est pas à moi, reprit la jeune fille; si cela m'appartenait, j'aurais eu beaucoup moins de chagrin de l'avoir perdu, parce qu'enfin on peut se passer de dentelles; mais perdre une chose que l'on vous a confiée, surtout quand elle a une grande valeur, c'est terrible; car ceux à qui elle appartient soupçonnent toujours qu'on les a volés, et c'est la ruine d'une malheureuse ouvrière, qui n'est jamais en état de remplacer convenablement un objet de ce prix. Ainsi je vous ai une grande obliga-

tion de m'avoir rendu ceci, et je voudrais vous récompenser de ce service, en faisant quelque chose pour vous. — S'il en est ainsi, dit Marie, je crois que vous le pourriez, et vous feriez une bonne action ; car c'est surtout pour ma grand'mère, vieille et infirme, que je désire me mettre en état de gagner un peu d'argent. — Eh bien, que voulez-vous que je vous donne? — Rien, mademoiselle, vous ne m'avez pas comprise : vous m'avez dit que vous étiez ouvrière ; si vous vouliez me montrer à travailler, seulement une ou deux heures par jour, je serais bien docile, bien appliquée, et je saurais bientôt, car j'ai tant d'envie d'apprendre! Une fois que je pourrais travailler, vous me donneriez de

l'ouvrage, et alors je tâcherais d'en faire beaucoup, afin que ma grand'mère ait tout ce dont elle a besoin. » La jeune fille la regarda un moment en l'examinant attentivement, ensuite elle lui dit : « Eh bien, venez me voir demain matin, je demeure rue de la Ferronnerie, au coin de la rue Saint-Denis ; je ne suis pas tout-à-fait la maîtresse de faire ce que vous désirez, mais j'en parlerai à ma sœur, et si elle y consent, cela pourra s'arranger. Marie pleura de joie, et serra les mains de la jeune fille avec une expression de reconnaissance qui l'émut profondément. « Adieu, lui dit cette dernière, à demain, nous causerons plus long-temps. » Marie fit une petite révérence et allait se retirer,

lorsqu'elle se rappela que la jeune ouvrière ne lui avait pas dit son nom. Elle courut après elle, et le lui demanda timidement, en ajoutant : « Sans cela je ne saurais comment vous retrouver demain.—Vous avez raison, mon enfant : je m'appelle Blanche Silvestre, et suis ouvrière en dentelle.—Cela suffit, et je vous remercie, répondit Marie en la laissant continuer sa route, et se hâtant elle-même pour aller près de sa grand'mère, qui trouvait que son absence se prolongeait beaucoup. Elle y arriva en courant, et raconta à la bonne Marthe ce qui l'avait retenue absente aussi long-temps; cette dernière en fut extrêmement satisfaite, et fit des vœux pour que la sœur de la jeune fille fût aussi bien disposée

qu'elle-même avait paru l'être. La journée se passa tout entière à causer des espérances que l'on pouvait concevoir pour l'avenir, si une fois Marie parvenait à apprendre un état lucratif, et la bonne vieille paraissait ranimée par cette seule pensée; car ce qui la tourmentait le plus était la crainte de laisser ses deux enfans en bas âge, et sans aucun moyen d'existence. Le lendemain elle fit habiller Marie avec tout le soin possible, et elle l'accompagna chez la jeune ouvrière en dentelle : celle-ci avait déjà fait valoir, auprès de sa sœur, le service que Marie lui avait rendu, non-seulement en lui restituant le petit paquet qu'elle avait perdu, mais en attendant qu'elle revînt le chercher; ensuite elle lui avait parlé des

sentimens qu'elle lui avait montrés pour sa vieille grand'mère, de son air intelligent et modeste, enfin du désir qu'elle avait témoigné de faire tout ce qui dépendrait d'elle pour apprendre promptement ce qu'on lui montrerait.

Les deux sœurs discutaient encore sur ce sujet lorsque Marie arriva avec sa grand'mère, dont l'air cassé et vénérable inspirait à la fois le respect et la pitié. En la voyant, les deux sœurs éprouvèrent le désir de lui être utile : elles la firent causer, et elles accordèrent, sans balancer, à Marie la permission de venir tous les jours depuis dix heures du matin jusqu'à la nuit, pour apprendre à rac-

commoder la dentelle. « De votre application, ajouta l'aînée, dépendra votre bien-être; car nous ne ferons pas les choses à moitié : dès que vous serez en état de faire la moindre chose, nous vous paierons ce que vous pourrez faire; ainsi tâchez que ce soit bientôt. » Marie était au comble de la joie; Marthe pleurait d'attendrissement et de reconnaissance, et les deux sœurs éprouvèrent que le plus grand plaisir du monde est celui que procure une bonne action. Elles voulurent faire déjeûner la grand'mère, qui ne pouvait que les regarder et répéter : « Que Dieu vous « bénisse, que Dieu vous récom- « pense pour le bien que vous nous « faites! grâces à vous, je mourrai

« tranquille maintenant, et je prierai
« Dieu pour vous. »

On lui donna des biscuits, des confitures, mais elle ne put rien manger; tout ce qu'elle put réussir à avaler, ce fut un peu de vin sucré qui lui fit grand bien. Après qu'elle se fut reposée elle prit le chemin de son asile, et, en y entrant, Marie pria intérieurement le Seigneur de lui accorder la grâce d'apprendre bien vite à travailler, afin que sa pauvre grand'mère ne soit plus obligée de monter jusqu'au faîte de la maison pour y trouver un mauvais lit. Sans feu et à peine défendu des injures de l'air, jamais cette chambre ne lui avait paru aussi mauvaise qu'en ce moment où s'élevait dans son cœur l'espérance de par-

venir un jour à améliorer le sort de sa vieille grand'mère ; un soupir trahit sa pensée : Marthe la comprit et l'embrassa. Marcel arriva au même instant, portant un panier plus grand que lui, et tout rempli d'herbes, de racines et de croûtes de pain qu'on lui avait données pour sa jeune famille, qui déjà était superbe. Marcel en avait le plus grand soin, et il fallait toute la tendresse qu'il portait à sa grand'mère pour le déterminer à consentir à en vendre un certain nombre, car il y en avait plusieurs qui ne le quittaient pas et qui lui étaient attachés comme des chiens ; c'étaient toujours les premières mères qu'il garda pour produire de nouvelles familles.

Marie lui ayant fait comprendre

cette spéculation, il y mettait tout le soin dont il était capable, et déjà Marcel était susceptible d'attention, de raisonnement et d'affection. Il n'était jamais un seul instant oisif; il lisait, faisait des commissions, aidait Marie à faire le ménage, puis dévidait la laine ou le fil, dont sa grand'-mère se servait pour tricoter des bas; il était doux, prévenant, attentif; tout le monde l'aimait, lui voulait du bien, et cherchait à l'obliger.

Mais la vieille Marthe avait appris à ses enfans qu'il fallait se contenter de peu, se passer même de ce qu'on appelle nécessaire, plutôt que de le devoir à la générosité de ceux pour qui on n'a rien fait. « Travaillez, « leur disait-elle, ne rougissez pas « de recevoir le prix de vos peines,

« mais évitez de recevoir ce que « vous n'avez pas gagné ; il est hu- « miliant de devoir sa subsistance à « la pitié, lorsque avec de l'activité « on peut y pourvoir par son tra- « vail. Les paresseux seuls ne rou- « gissent pas de demander ; ne les « imitez jamais, la honte et la mi- « sère les suivent jusqu'au tom- « beau. » Marcel et Marie étaient pénétrés de ces vérités, elles firent naître en eux le goût du travail et une honorable fierté.

Marie, sans cesser de faire le matin les commissions des personnes qui l'employaient, se rendit exactement chez l'ouvrière en dentelle qui voulait bien lui apprendre cet ouvrage. La nature semblait avoir façonné ses mains pour un travail dé-

licat, comme son intelligence pour les choses élevées; elle était adroite, et comprenant très-facilement tout ce dont on lui parlait; elle saisit tout de suite le mécanisme des fuseaux, et sut faire la dentelle en très-peu de temps : sa douceur, son application, son zèle et sa reconnaissance, lui valurent l'amitié de ses maîtresses, qui prirent à elle le plus vif intérêt. En six semaines, Marie fut assez habile à racommoder la dentelle, à la blanchir, à l'attacher, pour gagner dix sous par jour; au bout de trois mois elle en gagna vingt, et dès-lors elle pria sa grand'mère de louer une chambre moins froide et plus convenable à son âge. Marthe voulait rester comme elle était, et que sa petite

fille cessât de faire le matin les commissions des fruitières; mais Marie lui dit qu'il n'était pas encore temps, que ses maîtresses ne se levaient qu'à huit heures, et qu'elle n'aurait rien à faire jusqu'à ce moment ; qu'ainsi il fallait qu'elle continuât à travailler depuis cinq heures du matin jusqu'à huit, pour ceux qui voulaient bien l'employer dans cet espace de temps, jusqu'au moment où elle serait assez habile pour qu'on lui confiât de l'ouvrage à faire chez elle ; et elle supplia sa grand'mère de consentir à employer à se loger une partie du fruit de son travail ; que c'était le plus grand plaisir qu'elle pût lui faire. Marthe y consentit enfin, et dès qu'elle eut une chambre, Marie confia à ses protectrices le dé-

sir qu'elle avait de procurer à sa vieille grand'mère un lit où elle pût se reposer plus commodément que sur la paille, où elle était couchée depuis long-temps : ces excellentes filles approuvèrent ce que le bon cœur de Marie lui inspirait, et voulurent l'aider à accomplir cette louable intention; elles allèrent avec elle chez un tapissier dont elles étaient connues, répondirent pour Marie, et lui firent acheter un bois de lit pour sa grand'mère, avec deux bons matelas et couvertures, puis deux petits lits de sangles avec deux petits matelas pour son frère et pour elle. On prit des arrangemens pour payer douze francs par mois, et le tout fut porté à l'instant même chez la grand'mère, qui remercia

du fond de son âme celui qui avait daigné accorder à ses vieux jours deux enfans qui annonçaient tant de bonté et de vertu. Marthe se coucha avec bonheur dans ce lit qu'elle devait au travail de sa petite fille : mais qui pourrait dire de quelle félicité le cœur de Marie était rempli ! ! Marcel la lui enviait tout en la partageant ; car il était tout fier de pouvoir aussi contribuer au bien-être de sa grand'mère, par le produit des soins qu'il donnait à ses lapins, qui étaient devenus un amusement très-lucratif. Avec la nouvelle chambre que Marthe avait louée, elle avait obtenu une cave où la famille d'angoras avait été installée, et Marcel avait lieu de s'applaudir de sa beauté, qui était véritable-

ment due à la peine qu'il se donnait pour les tenir propres, leur donner de la paille fraîche et une nourriture convenable en petite quantité et souvent; c'était pour lui une occupation et même un travail relativement à son âge; car il n'avait encore que sept ans : ainsi il était déjà très-bien pour cet âge de sentir le désir d'être utile et de s'y employer de tous ses moyens. Marie finissait sa neuvième année, lorsqu'elle jouit de l'inestimable bonheur de pouvoir se dire : « Je puis maintenant pourvoir aux besoins de ma vieille mère. » Son activité en redoubla, et six mois plus tard elle se vit en état de lui procurer une existence paisible et aisée : son adresse, son intelligence et sa piété religieuse et filiale ayant inspiré

assez de confiance à ses protectrices pour qu'elles lui donnassent de l'ouvrage à faire chez elle, elle cessa d'aller faire les commissions des fruitières, et commença à jouir elle-même d'une existence moins pénible : son travail n'avait plus rien de désagréable ; mais comme son assiduité était extrême, sa santé s'en trouva moins bien, étant privée d'exercice ; alors sa grand'mère imagina de prétexter qu'elle avait besoin de se promener, et qu'elle n'osait aller seule à cause de son grand âge, ce qui força Marie de l'accompagner. Mais elle travaillait ensuite avec plus d'activité, pour réparer le temps qu'elle avait passé à la promenade : néanmoins elle trouvait toujours quelques instans pour faire lire et écrire son

frère, à qui la multiplication de ses angoras avait produit progressivement une somme que Marie lui avait conservée précieusement, et qui le mit ensuite en état de se livrer à son goût pour le dessin : il fit tant de progrès dans cet art, qu'il devint un des premiers architectes de Paris, et fit une fortune considérable.

Marie, tout en soignant sa grand'mère avec la plus vive tendresse, travaillait beaucoup; et ses protectrices ne se lassant pas de lui vouloir du bien, lui donnèrent une assez grande quantité de bonnes pratiques, qui lui firent gagner beaucoup d'argent. Elle vécut heureuse, honorée, chérie, et dans une grande aisance, qu'elle dut à ses vertus, à

son intelligence et à son activité; Dieu bénit son travail et sa piété filiale, en lui accordant tout le bonheur que méritait sa bonne conduite.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES
DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

